

Indomptables
Fennecs

Éléphants

Panthères du Gabon

Super Eagles

Pharaons d'Égypte

Éperviers

Bafana Bafana

Lions de l'Atlas...



Dico fou du foot africain

JEAN-FRANÇOIS PÉRÈS

Préface de Didier Drogba

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Dico fou du foot africain

JEAN-FRANÇOIS PÉRÈS

**DICO FOU
DU
FOOT AFRICAIN**

 éditions du
ROCHER

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.
© Éditions du Rocher, 2010.
ISBN : 978-2-268-06949-4
ISBN epub : 9782268092621

Préface

« Un devoir de réussite pour le continent africain »

En tant que Ballon d'or africain, je me sens ambassadeur du football continental. C'est à travers ses joueurs de légende que mon envie de devenir footballeur est née. De tout temps, j'ai suivi de près les Coupes d'Afrique et l'histoire du football africain. C'est très important pour moi. Heureusement !

Même si j'ai grandi en France aux côtés de mon oncle Michel Goba, footballeur professionnel dont je me suis beaucoup inspiré, mes premiers souvenirs me ramènent à mon enfance et mon quartier d'Abidjan. Nous faisions des petits tournois avec comme coupe, une bouteille d'eau que nous retournions et qui était remplie de bonbons. L'idole des Ivoiriens, dont vous découvrirez la vie et la carrière dans cet ouvrage, s'appelait alors Laurent Pokou. Il était l'attaquant vedette des Éléphants, la fierté de la nation.

Dans l'histoire du foot africain, le Cameroun tient une place à part. À la Coupe du monde 1990, il a fait vibrer toute l'Afrique. C'était la première fois qu'une sélection continentale atteignait les quarts de finale de la compétition. Je n'avais pas encore vraiment de culture tactique, mais je pouvais voir que c'était un groupe véritablement soudé et qui avait une réelle envie de vaincre. Roger Milla avait su être décisif et faire gagner son équipe. Et puis en 2002, il y a eu le Sénégal, un groupe très soudé lui aussi. La victoire contre la France en match d'ouverture avait su les sublimer pour le reste du tournoi. Ce sont deux grands souvenirs pour moi.

Pour en revenir à la Côte d'Ivoire, mon statut de capitaine de la sélection me confère effectivement des devoirs à accomplir. Aujourd'hui, nous, les footballeurs qui évoluons en Europe, avons le devoir de donner une image positive de nos pays mais également de notre continent. C'est à travers notre réussite sportive que le football africain devient incontournable au niveau planétaire.

La Coupe du monde 2010 en Afrique du Sud est un devoir de réussite pour le continent africain et pour tout ce que le football y représente. C'est le début d'un long processus qui permettra à d'autres pays de se porter candidats à l'organisation de la compétition. D'où la nécessité de mener sur l'ensemble du continent une bonne politique d'infrastructures.

À titre personnel, je suis très enthousiaste à l'idée de jouer cette première Coupe du monde sur le sol africain. J'imagine d'ailleurs que le même sentiment habite tous les autres joueurs des nations du continent qui ont réussi à se qualifier !

À tous, bonne Coupe du monde et bonne lecture.

Didier Drogba
Capitaine des Éléphants de Côte d'Ivoire
Meilleur joueur africain 2006 et 2009

Avis aux lecteurs

Dans le texte, les noms suivis d'un astérisque font l'objet d'un article spécifique.

Afrique du Sud

Le samedi 15 mai 2004 à Zurich, un vieil homme de quatre-vingt-six ans, ému aux larmes, soulève le trophée de la Coupe du monde. Avec quatorze voix contre dix au Maroc* et aucune à l'Égypte*, le comité exécutif de la Fédération internationale de football (FIFA) vient d'offrir le premier Mondial africain de l'histoire à son pays, l'Afrique du Sud. Nelson Mandela* est aux anges :

« Je me sens comme un gamin de quinze ans », confie-t-il. L'image fait le tour du monde. C'est lui, le prix Nobel de la paix 1993, qui a sans doute fait pencher la balance. Lui, l'ancien détenu politique, l'inlassable militant de la paix et de la démocratie, le symbole de la lutte contre l'apartheid, le premier président de la « nation arc-en-ciel ». Le symbole était trop beau, trop fort. La solidité du dossier marocain n'était qu'un mince argument. La FIFA et son président Sepp Blatter ne voulaient pas rater leur rendez-vous avec l'Histoire. Du Cap à Johannesburg*, des millions de Sud-Africains descendent dans les rues pour fêter l'événement.

Mais l'enthousiasme initial fait rapidement place au doute. L'Afrique du Sud pourra-t-elle relever le défi ? L'insécurité y est rampante, la construction des stades et des infrastructures prend du retard... Des plans B (Allemagne, Australie, Brésil) sont activés, au cas où. En septembre 2008, au terme d'un voyage décisif, marqué par une visite à son « ami Madiba » – surnom de Mandela –, Blatter confirme que la Coupe du monde 2010 aura bel et bien lieu sur le continent noir. En 2009, la Coupe des confédérations, répétition générale, est un succès rassurant. Ce qui n'empêche pas les 50 millions de SudAfricains de se poser une question, sportive celle-là : les Bafana Bafana (« Les Gars ») seront-ils à la hauteur de l'événement ? Depuis le titre africain de 1996, l'équipe nationale,

éliminée dès le premier tour des phases finales 1998 et 2002, va de déception en désillusion. Même pas qualifiée pour la CAN* 2010, incapable de battre des nations aussi modestes que la Namibie ou l'Islande en matchs de préparation, elle fait craindre à ses supporters le camouflet d'une élimination dès le premier tour, du jamais vu pour un pays organisateur. La France, l'Uruguay et le Mexique, adversaires des Sud-Africains dans le groupe A, ne feront pas de sentiment. Même face au premier pays du continent historiquement affilié à la FIFA (en 1910), banni du concert mondial durant une partie du régime ségrégationniste de l'apartheid (entre 1976 et 1992).

Al-Ahly (National du Caire)

C'est l'équivalent africain du Real Madrid. Fondé dès 1907 par des fonctionnaires britanniques et des universitaires égyptiens, le National du Caire, élu club du xx^e siècle par la Confédération africaine de football* (CAF), possède le plus beau palmarès du football continental : six victoires en Ligue des champions, quatre en Coupe des coupes, autant en Supercoupe d'Afrique, trente-quatre titres de champion d'Égypte et trente-cinq Coupes nationales. Son rival historique est Zamalek, l'autre grand club de la capitale, avec lequel il partage le Stade international du Caire. La plupart de ses joueurs sont des piliers des Pharaons, l'équipe nationale égyptienne. Entre juillet 2004 et décembre 2005, le National a établi une performance rarissime en alignant cinquante-cinq victoires d'affilée, toutes compétitions confondues ! Il est également l'un des clubs omnisports les plus prestigieux du continent africain.

Algérie

18 novembre 2009. À Omdourman (Soudan), les Algériens dominent l'Égypte* (1-0, but d'Anthar Yahia) en match d'appui et se qualifient pour leur première phase finale de Coupe du monde depuis 1986. Au pays, mais aussi en France, où la diaspora se compte en millions de personnes, la liesse est à la hauteur de

l'attente. D'autant que l'« EN » (l'équipe nationale), comme on la surnomme, porte sur ses épaules une bonne partie des espoirs et des frustrations du peuple algérien, ce qui ne lui facilite pas toujours la tâche.

Longtemps, les supporters ont vécu dans le souvenir de 1982, ce Mondial espagnol où les Fergani, Belloumi, Madjer*, Dahleb* et autre Assad étonnent la planète en donnant une leçon de football aux Allemands (2-1), puis en dominant le Chili (3-2). Deux performances majeures, toutefois insuffisantes pour passer le premier tour : lors de la dernière journée, Allemands et Autrichiens déjouent grossièrement. Le score de 1-0 en faveur de la RFA qualifie les deux équipes. Le scandale est retentissant, à tel point que la FIFA décidera par la suite de programmer à la même heure les dernières rencontres de poules afin d'éviter toute entente. La plaie sera très longue à cicatriser en Algérie.

Quatre ans plus tard, au Mexique, les Fennecs sont une nouvelle fois éliminés au premier tour, mais à la régulière. Ils devront attendre 1990 pour connaître leur heure de gloire. Hôte de la Coupe d'Afrique des nations, l'Algérie remporte le trophée pour la première fois de son histoire, la seule jusqu'à aujourd'hui. C'est Chérif Oudjani (né à Lens, mais jouant alors à Sochaux) qui inscrit le but de la victoire en finale face au Nigeria* (1-0). On pense alors l'Algérie en mesure de dominer le football continental des années 1990 ; c'est l'inverse qui va se produire. Le Front islamique du salut (FIS) défie le pouvoir, le pays bascule dans la guerre civile. Le lien entre les joueurs basés en Europe et ceux restés au pays se distend. L'incurie de certains dirigeants n'arrange rien. L'EN rentre dans le rang, et les années 2000 ne seront guère plus favorables, avec deux absences remarquées aux CAN 2006 et 2008.

Revenu une cinquième fois aux commandes de la sélection en 2007, Rabah Saâdane*, le pompier du foot algérien, s'attelle à la reconstruction d'un groupe compétitif. Il dispose pour cela d'une génération talentueuse, celle des Ziani, Belhadj, Bougherra, Yahia, Matmour, qu'il associe à un mélange de vieux grognards (Saïfi, Mansouri, Raho, Zaoui) et de jeunes talents locaux (Chaouchi, Lemmouchia, Laïfaoui). Au terme d'un parcours éliminatoire remarquablement négocié malgré le caillassage de leur bus à leur

arrivée au Caire le 14 novembre pour un ÉgypteAlgérie (2-0) qui débouchera sur le fameux match d'appui d'Omdourman, les Fennecs sont désormais au pied de leur montagne : franchir enfin le premier tour de la Coupe du monde. Placés dans le groupe de l'Angleterre, des États-Unis et de la Slovaquie, le pari semble difficile, mais pas impossible. Tout dépendra du visage que montrera cette équipe capable du meilleur (le quart de finale remporté à la CAN* 2010 face à la Côte d'Ivoire*, 3-2 après prolongation) comme du pire (la demi-finale perdue 4-0 dans la foulée après trois expulsions face à l'Égypte*).

Angola

Premier pays lusophone d'Afrique à s'être qualifié pour une phase finale de Coupe du monde (2006), l'Angola est également le premier à avoir accueilli la Coupe d'Afrique des nations* (CAN), du 10 au 31 janvier 2010. Mais la vingt-septième édition de l'épreuve sera ternie par la fusillade du bus de la sélection du Togo*, pris pour cible par des séparatistes de l'enclave de Cabinda, deux jours avant le début de la compétition. L'attentat fera deux morts et posera de nombreuses questions sur la capacité d'un pays encore meurtri par un quart de siècle de guerre civile à organiser un événement de cette taille. Au plan sportif, les Palancas Negras (Antilopes Noires) sont éliminées en quart de finale (par le Ghana, 1-0) pour la deuxième fois d'affilée après 2008, confirmant leur statut de valeur montante du football continental. Mais, malgré la présence de talents offensifs comme Mantorras, Manucho ou Flavio, beaucoup de travail reste à accomplir. La preuve ? Les clubs angolais n'ont jamais gagné la moindre Coupe d'Afrique en près de cinquante ans.

ASEC Mimosas et Africa-Sports National

L'Association sportive des employés de commerce, également appelée ASEC d'Abidjan, est la locomotive du football ivoirien.

Fondé en 1948 par des salariés issus de divers pays de la région (Sénégal*, Togo*, Bénin, Burkina Faso, Ghana*...) ainsi que par des Libanais et des Français passionnés de sport, le club adopte rapidement un vocabulaire qui lui est propre : les supporters sont surnommés les « fonctionnaires » et les joueurs les « enfants ». L'année du cinquantenaire, en décembre 1998, les « Mimos » remportent (face aux Zimbabwéens de Dynamos) leur première et seule Ligue africaine des champions à ce jour. Deux mois plus tard, ils font sensation en remportant la Supercoupe d'Afrique (3-1 face à l'Espérance de Tunis*) grâce à l'apport des (très) jeunes talents de l'académie Mimosifcom, créée quatre ans plus tôt par l'ancien international français Jean-Marc Guillou*. Au plan national, l'ASEC compte vingt-trois titres de champion, soit six de plus que son grand rival, l'Africa-Sports National, créé en 1947. L'Africa, qui a un aigle pour emblème car « il vole plus haut que les autres oiseaux et ne les craint pas », remporte en janvier 1993 la première Supercoupe d'Afrique de l'histoire aux dépens des Marocains du WAC. Il possède également deux Coupes des coupes dans sa vitrine. Des joueurs africains de légende ont porté son maillot dans les années 1980 : Joseph-Antoine Bell*, Stephen Keshi, Rashidi Yekini* et même George Weah* durant quelques matchs en 1987. Chronologiquement, le premier club ivoirien sacré champion d'Afrique fut toutefois le troisième représentant de la capitale économique, le Stade d'Abidjan, en 1966.

Ashanti Kotoko (ou Asante Kotoko)

Le nom de légende du football ghanéen. Fondé dans les années 1920 à Kumasi, fief du pays ashanti et deuxième ville du Ghana* à deux cents kilomètres d'Accra, la capitale, ce club à la tradition de football spectaculaire a formé des générations de joueurs de talent et remporté deux Coupes d'Afrique des clubs champions, en 1970 et 1983. Sa mascotte est le porc-épic (« Kotoko »), symbole du royaume ashanti. Au plan national, Kotoko compte une trentaine de titres, championnat et Coupe confondus, un chiffre similaire à celui de son grand rival d'Accra, Hearts of Oak.

B

Bell (Joseph-Antoine)

Régulièrement cité parmi les meilleurs gardiens de but de l'histoire, Joseph-Antoine Bell est, plus largement, une personnalité majeure du football international. Né en 1954 à Mouandé, au Cameroun*, dans une famille d'enseignants, il débute sa carrière sur le continent (Cameroun, Côte d'Ivoire*, Égypte*) avant d'arriver à Marseille en 1985. Son style félin, son agilité stupéfiante (il n'était pas rare de le voir capter des ballons aériens d'une seule main) et son habileté à tirer les penaltys en font rapidement la coque que luche du Stade Vélodrome, d'autant que l'homme possède un franc-parler et un sens de l'analyse hors du commun, héritage de son éducation et de ses études d'ingénieur. Ne s'estimant plus en phase avec l'OM après deux saisons de présidence de Bernard Tapie, il part à Toulon avant de faire les beaux jours de Bordeaux et de Saint-Étienne, où il achève son parcours professionnel en 1994. Mais Joseph-Antoine Bell, c'est aussi (et surtout ?) un long bail sous le maillot des Lions Indomptables du Cameroun, avec lesquels il remporte deux CAN (1984, 1988) et participe à deux phases finales de Coupe du monde en 1982 et 1994. Suspendu pour s'être frontalement opposé à ses dirigeants peu avant le Mondial 1990, il n'est pas de la formidable campagne italienne, celle de la bande à Roger Milla*, quart de finaliste pour la première fois de l'histoire du foot africain. C'est son éternel rival, Thomas Nkono*, qui garde les buts. Enfin, comment ne pas évoquer l'homme, devenu un symbole de la lutte contre le racisme dans les stades français après avoir été bombardé de bananes en 1989 à son retour à Marseille sous le maillot girondin. Digne, droit dans ses crampons même si ses détracteurs des sinent un personnage moins linéaire qu'il n'y paraît, ce fana de poker est aujourd'hui un consultant football très écouté sur le continent

africain, où ses critiques sans concession font souvent mouche sur les antennes de Radio France internationale (RFI).

Belqola (Saïd)

12 juillet 1998 au Stade de France. Finale de la Coupe du monde. La France surclasse le Brésil (3-0). Sur la pelouse, un Africain : l'arbitre marocain, Saïd Belqola. Une première. Impeccable de bout en bout, il n'hésite pas à expulser Marcel Desailly en seconde période et sera, très justement, élu meilleur sifflet de la compétition par la FIFA. La consécration pour cet inspecteur des douanes de quarante-deux ans, déjà désigné arbitre continental n° 1 à deux reprises (1995, 1997, il le sera de nouveau en 2001). Il poursuit sa mission au Japon, où il contribue à la préparation du Mondial asiatique. Victime d'une longue maladie, il s'éteint à Rabat le 15 juin 2002, alors que la compétition vient de débiter. À seulement quarante-cinq ans. Aussi discret qu'apprécié, Saïd Belqola était la preuve par l'exemple que l'Afrique, souvent décriée dans ce domaine, peut offrir au football international des arbitres de grande qualité.

Ben Barek (Larbi)

Qui a dit : « Si je suis le roi du football, alors Ben Barek en est le Dieu ? » Réponse : Pelé ! Certes, Larbi Ben Barek fut (à dix-neuf reprises, étalées sur seize ans) international français, ère coloniale oblige. Mais la « Perle Noire », de son nom complet Abdelkader Larbi Ben M'Barek, était un Marocain à la peau sombre. Un génie du foot, racontent tous ceux qui l'ont vu jouer. Né en 1917 (ou en 1914, lui-même ne connaissant pas sa date de naissance exacte) dans la région de Casablanca, il débarque à Marseille en 1938 grâce à l'entremise du père de Jean-Pierre Elkabbach, Charles, alors vice-président de l'OM. Sa carrière européenne, hélas interrompue par la guerre, le verra évoluer sur le Vieux Port, au Stade français (sous les ordres de Helenio Herrera) et à l'Atletico Madrid, où il est transféré pour la somme record de 12 millions de francs de l'époque.

Il est le premier joueur français avec Domingo à remporter le championnat d'Espagne en 1950. Larbi Ben Barek meurt en 1992 dans la solitude et le dénuement. Son corps ne sera découvert qu'une semaine après sa mort. Triste fin pour la première grande star du football africain, qui aura tout de même porté en 1954 le maillot de l'équipe d'Afrique du Nord, vainqueur (3-2)... de la France au Parc des Princes.

Bocandé (Jules)

On pourrait appeler ça une faute providentielle. Finale de la Coupe du Sénégal 1980 : Jules Bocandé agresse l'arbitre en plein match, qu'il accuse de favoriser la Jeanne d'Arc de Dakar au détriment de son équipe, Casa Sport. Suspendu à vie dans son pays, il s'exile en Belgique. C'est à Seraing qu'il se fait remarquer par les dirigeants du FC Metz. Dès son arrivée en Lorraine à l'été 1984, l'attaquant rasta prend part à l'un des plus grands exploits des clubs français en Coupes d'Europe. Battu 4-2 à domicile par le FC Barcelone au premier tour de la Coupe des coupes, Metz l'emporte 4-1 au Nou Camp le 10 octobre et élimine les Schuster, Archibald et autre Carrasco. Bocandé offre à Kurbos le but décisif à cinq minutes de la fin. Ses deux saisons messines sont ponctuées d'un titre de meilleur buteur du championnat de France en 1986 (vingt-trois buts). Son style puissant et spectaculaire lui permet ensuite de jouer au PSG ou encore à Nice, avant de terminer sa carrière en Belgique au milieu des années 1990. « Boc » est également une figure marquante (à tous points de vue !) de l'équipe nationale sénégalaise, qu'il contribue à qualifier deux fois pour une phase finale de CAN*, dont celle de 1986, la première depuis dix-huit ans pour les « Lions ». Logiquement, il devient ensuite l'un des cadres de la sélection, adjoint de Bruno Metsu lors de la formidable année 2002 qui voit le Sénégal atteindre la finale de la CAN et les quarts de finale de la Coupe du monde au Japon. Il vit aujourd'hui dans sa région natale de Casamance et s'occupe tout à la fois de business, de politique. Et de football, parfois.

Bosman, Malaja et Cotonou (arrêts et accord)

Trois noms qui ont bouleversé le statut du footballeur professionnel africain en Europe. Avant l'arrêt Bosman, entré en vigueur en 1996, les clubs ne peuvent aligner que trois étrangers sur la pelouse, peu importe leur origine. À la suite de cet arrêt, rendu par la Cour de justice des Communautés européennes, il n'y a plus de quota concernant les footballeurs issus de la CEE, désormais considérés comme « joueurs communautaires », ce qui a pour effet de libérer un grand nombre de places pour les « extracommunautaires », dont les Africains. L'arrêt Malaja (2002) permet d'étendre ces dispositions aux sportifs d'autres pays dont l'Algérie*, le Maroc* et la Tunisie*, qui possèdent un partenariat privilégié avec l'Union européenne. Enfin l'accord de Cotonou, signé en 2000 et entré en vigueur en 2003 pour vingt ans, abolit tout quota de joueurs issus des soixante-dix-sept pays de la zone Afrique-Caraïbes-Pacifique (ACP).

Conséquence : en 1995, on compte environ trois cent cinquante footballeurs africains dans les différents championnats professionnels européens; dix ans plus tard, ils sont trois fois plus nombreux. En France, en 2006, près de la moitié des joueurs étrangers de L1 sont africains.

Bwalya (Kalusha)

Où l'histoire d'un footballeur surdoué qu'on aurait dû raconter au passé. Le 27 avril 1993, l'avion qui transporte au Sénégal la redoutable équipe de Zambie* s'écrase au large du Gabon, ne laissant aucun survivant. Le capitaine et entraîneur Kalusha Bwalya, trente ans à peine, n'est pas à bord : il doit rejoindre ses hommes un peu plus tard, retenu en Europe par son club du PSV Eindhoven. Malgré son immense chagrin, « Kalusha », comme on le surnomme, ne quitte pas la sélection, bien au contraire. Courageusement, il reconstruit un groupe qui monte sur le podium des deux CAN* suivantes (deuxième en 1994, troisième en 1996). Lui-même termine

meilleur buteur de l'édition sud-africaine en 1996 avec cinq réalisations. Joueur offensif polyvalent, Ballon d'or africain 1988, il fait partie de la grande équipe du PSV du début des années 1990 aux côtés des Romario, Van Breukelen, Gerets et autre Vanenburg avant de bifurquer vers l'Amérique centrale et du Sud. Sous le maillot national zambien, il reste célèbre pour avoir inscrit trois des quatre buts de la retentissante victoire face à l'Italie (4-0) aux jeux Olympiques de Séoul en 1988. Son nombre de buts marqués avec les « Chipolopolo » est aussi rond qu'impressionnant : 100 ! Président depuis 2008 de la Fédération zambienne de football, ce polyglotte charismatique et chaleureux est une figure extrêmement populaire dans les pays anglophones. Kalusha Bwalya est aussi l'un des ambassadeurs de la Coupe du monde 2010 en Afrique du Sud* : c'est tout sauf un hasard.

C

CAF (Confédération africaine de football)

En février 1957, Khartoum accueille la première édition de la Coupe d'Afrique des nations*. La compétition est à des années-lumière des canons actuels. Seuls trois pays y participent : Égypte*, Éthiopie* et Soudan. Avec l'Afrique du Sud*, ils sont les membres originels de la Confédération africaine de football, dont les statuts sont adoptés en marge de l'épreuve lors d'une réunion historique au Grand Hôtel de Khartoum. L'Égyptien Abdelaziz Abdallah Salem en est le premier prési-dent. La même année à Zurich, le Comité exécutif de la FIFA entérine la naissance de la CAF en mentionnant que son siège devra se trouver dans la ville de résidence de son président. C'est ainsi que Le Caire devient la capitale du football africain. En 1959, l'Afrique du Sud est bannie pour cause d'apartheid ; la lutte contre le régime ségrégationniste sera l'un des grands combats de la CAF, qui prône dès sa création l'« unité du football africain ». Ses effectifs vont croître au fur et à mesure des indépendances des années 1960 et 1970. Présidée depuis 1988 par le Camerounais Issa Hayatou*, la CAF compte aujourd'hui cinquante-trois membres (exactement comme sa consœur européenne l'UEFA), le dernier en date étant l'archipel des Comores. Outre la CAN, elle organise la Ligue des champions, la Coupe de la confédération (équivalent africain de la Ligue Europa) ainsi que les championnats continentaux de jeunes (U-17, U-20*) et féminin. Institution aussi puissante que contestée en Afrique, son image, teintée d'incompétence et de clientélisme, n'est pas au beau fixe. La gestion consternante du dossier togolais après la fusillade du bus des Éperviers près de Cabinda (deux morts, plusieurs blessés à la veille de la CAN 2010) n'a rien arrangé.

Cameroun

Sans doute l'équipe africaine la plus connue hors du continent grâce à des joueurs de légende et un parcours formidable à la Coupe du monde 1990. C'est en Italie que les Lions Indomptables accèdent au statut de nation majeure du football international. Certes, ils ont participé au Mundial espagnol huit ans auparavant, éliminés sans perdre un match (0-0 face au Pérou et à la Pologne, 1-1 face à l'Italie) avec l'ossature de l'équipe qui allait remporter les deux premières CAN* camerounaises de l'histoire en 1984 et 1988 : Nkono*, Bell*, Kunde, Milla*, sans oublier les Abega, Tokoto, M'Bida... Mais en 1990, les Camerounais se révèlent au monde.

Lors du match d'ouverture, le 8 juin, à la stupéfaction générale, ils dominent les champions du monde en titre argentins emmenés par Maradona (1-0) grâce à un coup de tête de François OmamBiyik. Rebelote six jours plus tard avec un succès sur la Roumanie (2-1, doublé de Roger Milla). Les huitièmes de finale sont là, malgré un gros couac lors du dernier match de poule face à l'Union soviétique (0-4), le pays du sélectionneur Valeri Nepomniachi, qui, pour l'anecdote, ne parlait pas français et à peine anglais. Le 23 juin à Naples, ils écrivent l'histoire en devenant le premier pays africain qualifié pour les quarts de finale d'une Coupe du monde au terme d'un match à suspense face à la Colombie (2-1 après prolongation). Entré en jeu en seconde période, Roger Milla, le « Vieux Lion » (trente-huit ans), rappelé juste avant le Mondial, mystifie deux fois durant la prolongation le gardien colombien René Higuita et effectue près des poteaux de corner des pas de danse restés célèbres.

En quart de finale, le 1^{er} juillet, toujours à Naples, il s'en faut d'un rien pour que les Camerounais ne s'imposent face à l'Angleterre des Waddle, Gascoigne et Lineker. Menés au score dès la vingt-cinquième minute et un but de Platt, ils égalisent grâce à un penalty de Kunde (61^e) puis prennent l'avantage par Ekeke (65^e): 2-1 à huit minutes de la fin, quand Lineker obtient et transforme un penalty (2-2, 83^e). La chance est passée. En prolongation, Lineker, encore lui, donne la victoire aux siens sur un nouveau penalty (105^e). Les

jambes camerounaises sont trop lourdes, mais elles porteront encore les joueurs pour un mémorable tour d'honneur sous l'ovation du stade San Paolo. Le Cameroun, rayon de soleil d'un Mondiale très défensif, est désormais l'ambassadeur d'un football africain de plus en plus ambitieux.

Le retour sur terre est difficile. Les années 1990 n'apportent aucun titre, malgré deux nouvelles aventures en Coupe du monde stoppées dès le premier tour. En 1994, aux États-Unis, dans une ambiance délétère, Roger Milla devient tout de même, à quarante-deux ans, le plus vieux buteur de l'histoire de la compétition. En 1998, en France, les Lions Indomptables n'obtiennent que deux matchs nuls. Heureusement, dans le sillage du spectaculaire attaquant Patrick Mboma (Ballon d'or africain 2000), une nouvelle génération apparaît à l'aube des années 2000. Elle va réveiller le fauve endormi.

À Sydney, Carlos Kameni (seize ans !), Samuel Eto'o*, Pierre Wome et Geremi Njitap contribuent largement à la médaille d'or olympique conquise par le Cameroun après des exploits à répétition, notamment face au Brésil de Ronaldinho et à l'Espagne en finale (2-2, 5 tirs au but à 3). Deux nouvelles couronnes continentales sont au rendezvous : en 2000 au Nigeria* et en 2002 au Mali. Les Lions Indomptables dominent de nouveau l'Afrique, mais ils vont encore déchanter. Première défaillance au Mondial 2002 asiatique, où ils ne parviennent pas, une fois encore, à s'extirper de la phase de poules. Puis une deuxième en 2004, quand les doubles champions d'Afrique en titre sont éliminés dès les quarts de finale de la CAN en Tunisie*. Et troisième, la plus grave, fin 2005. Le Cameroun reçoit l'Égypte* pour le dernier match des éliminatoires de la Coupe du monde 2006. Une victoire, et c'est la qualification. Les deux équipes sont à égalité (1-1) quand, dans le temps additionnel, l'arbitre siffle un penalty pour les locaux. Pierre Wome, l'homme du tir au but décisif aux JO de Sydney, le frappe sur le poteau. Le Cameroun n'ira pas en Allemagne et rate sa première phase finale depuis vingt ans. Wome sera un bouc émissaire commode: dégoûté par la tournure des événements, on ne le reverra plus pendant quatre ans sous le maillot national.

Dans une certaine mesure, le Cameroun vit aujourd'hui encore dans le souvenir de cet échec cuisant. Malgré la place de finaliste à la CAN 2008 (défaite face à... l'Égypte) et la qualification pour le Mondial 2010, les Lions ne semblent plus aussi « indomptables », même s'ils restent capables, sur la foi d'un mental hors norme, des exploits les plus retentissants. À condition de mettre de côté les rivalités, ingérences politiques et problèmes d'argent qui ont souvent pollué l'ambiance de cette sélection à nulle autre pareille.

Camus (Albert)

L'affaire est longtemps restée méconnue : l'auteur de *La Peste*, prix Nobel de littérature 1957, décédé dans un accident de voiture trois ans plus tard, était un passionné de ballon rond, au point qu'il déclara un jour : « Ce que je sais de plus sûr à propos de la morale et des obligations de l'homme, c'est au football que je le dois. » Quel rapport avec le foot africain ? Né en 1913 à Mondovi (Algérie française), Albert Camus porte les couleurs du RUA, le Racing universitaire d'Alger, dont il est gardien de but à partir de 1929. Bien plus tard (sa carrière naissante est gâchée par la tuberculose), il écrit dans le journal du club : « Je puis bien avouer que je vais voir les matchs du Racing Club de Paris, dont j'ai fait mon favori, uniquement parce qu'il porte le même maillot que le RUA, cerclé de bleu et de blanc. Il faut dire d'ailleurs que le Racing a un peu les mêmes manies que le RUA. Il joue "scientifique", comme on dit, et scientifiquement, il perd les matchs qu'il devrait gagner. » Il avoue également que la simple évocation de ce club, trois fois champion de la Ligue d'Alger avant l'indépendance (1934, 1935, 1946), lui fait « battre le cœur le plus bêtement du monde ». Albert Camus était aussi un supporter.

CAN (Coupe d'Afrique des nations)

L'épreuve la plus emblématique du football africain. Le premier pays sacré en 1957 est également le plus récent : l'Égypte*, qui avec sept couronnes dont trois d'affilée (2006, 2008, 2010), est de

loin le plus titré devant le Cameroun* et le Ghana* (quatre chacun), le Nigeria* et le Zaïre* (deux). Les autres pays vainqueurs sont chronologiquement l'Éthiopie*, le Soudan, le Congo*, le Maroc*, l'Algérie*, la Côte d'Ivoire*, l'Afrique du Sud* et la Tunisie*. À ce jour, trente-quatre des cinquante-trois nations affiliées à la CAF* ont déjà participé au moins à une phase finale.

La formule et la périodicité du tournoi ont beaucoup varié depuis la première édition en 1957 au Soudan. Depuis 1968, la CAN se déroule tous les deux ans les années paires. Pour faire face à l'embouteillage des calendriers internationaux, elle devrait passer aux années impaires dès 2013. Quant à sa formule actuelle (seize pays qualifiés dont le ou les pays hôtes, phase de poules puis quarts, demies et finale à élimination directe), elle est en vigueur depuis 1996, quand l'épreuve a été organisée pour la première fois en Afrique du Sud, cinq ans après l'abolition de l'apartheid.

La CAN possède une histoire aussi riche que tumultueuse, épousant les évolutions et les soubresauts politiques de l'Afrique. Elle a parfois été prise en otage par des régimes sulfureux, tel celui de Khadafi en 1982, quand le leader libyen se servira ouvertement de la compétition pour promouvoir ses idées politiques et dénoncer ses ennemis. Le prestige de la compétition dépasse largement le cadre d'un tournoi de football. Quant à son niveau sportif réel, il oscille entre bon et médiocre, reflétant là encore la disparité d'un continent capable d'enfanter des stars mondiales, mais encore cruellement dépourvu d'infrastructures opérationnelles et de dirigeants capables. Après une vingt-septième édition en Angola marquée tout à la fois par la fusillade du bus togolais, le sacre attendu des Pharaons égyptiens et les couacs regrettables de l'organisation, la prochaine édition aura lieu conjointement au Gabon et en Guinée équatoriale en 2012.

Catastrophes (dans les stades)

Certes, l'Afrique n'est pas le seul continent à être touché par ce fléau. Mais il est sans doute celui qui paye le plus lourd tribut à la violence, la malveillance, l'incompétence et la malhonnêteté.

Dernière tragédie en date, le dimanche 29 mars 2009, à Abidjan. Ce jour-là, la Côte d'Ivoire* reçoit le Malawi en éliminatoires de la Coupe du monde. Quatre heures avant la rencontre, les tribunes populaires du stade Houphouët-Boigny sont déjà combles. Mais le public continue d'affluer. On ferme les grilles. Certains veulent passer en force. Bousculades, piétinements : dixneuf morts et plus de cent trente blessés sont à déplorer. En cause, des forces de l'ordre dépassées et corrompues, qui auraient laissé entrer des spectateurs sans ticket contre de l'argent ; une organisation sécuritaire déficiente ; une enceinte exiguë (trente-cinq mille places) et vétuste ; et, très probablement, une double billetterie.

Cette catastrophe est un condensé des drames qui frappent régulièrement le football africain, des cent trente morts du stade national d'Accra en mars 2001, le plus terrible (après un match Hearts of Oak-Ashanti Kotoko*, des supporters en colère s'en prennent aux sièges de l'enceinte, la police tire des gaz lacrymogènes et ferme les grilles, provoquant une immense bousculade), aux quarante-trois morts de l'Ellis Park de Johannesburg* un mois plus tard (bousculade avant un derby Orlando Pirates*-Kaizer Chiefs), pour ne citer que les plus meurtriers de la dernière décennie. La plupart des gouvernements africains semblent impuissants à juguler un phénomène souvent considéré avec fatalisme, pour ne pas dire détachement, tandis que la CAF* et les fédérations nationales s'exonèrent généralement de toute responsabilité, donnant l'impression de fermer les yeux ou de croiser les doigts suivant les circonstances.

Congo (République du)

À ne pas confondre avec son grand voisin oriental de la République démocratique du Congo, ex-Zaïre*. On parle ici de l'ex-Congo français, dont la capitale est Brazzaville. L'image de l'équipe nationale est d'abord associée aux premiers Jeux africains (équivalent continental des jeux Olympiques), organisés sur place en 1965. Médaillés d'or, les « Diables Rouges » connaissent leur heure de gloire sept ans plus tard, en 1972. À la surprise générale, pour

leur deuxième participation à l'épreuve seulement, les Congolais remportent la CAN* au Cameroun. Emmenés par François M'Pelé* et Jean-Michel M'Bono, ils s'extirpent du premier tour... au tirage au sort (même classement que le Maroc) avant de dominer le pays hôte en demi-finale (1-0) et le Mali de Salif Keita* en finale (3-2) grâce notamment à un doublé de M'Bono, dit « Sorcier » pour son efficacité paranormale devant le but. Cette séduisante équipe, dont certains éléments gagneront la Coupe d'Afrique des clubs champions avec le CARA Brazzaville deux ans plus tard, ne parviendra pas à se qualifier pour la Coupe du monde 1974. Elle rentrera dans le rang pour n'en sortir, ponctuellement, qu'en 1992 (éliminations en quarts de finale de la CAN) et 2000 (élimination au premier tour de la CAN). Depuis, le Congo n'a réussi à se qualifier pour aucune phase finale, souffrant notamment d'un manque de moyens criant malgré une diaspora de qualité et... une verve unique pour affubler ses joueurs de sobriquets originaux. Parmi les plus mémorables, Célestin Mouyabi dit « Chaleur » car il mettait le feu aux défenses adverses, et Jean-Jacques N'Domba dit « Géomètre » pour ses passes millimétrées. Leurs héritiers sont attendus avec impatience dans un pays ravagé par la guerre civile dans les années 1990.

Côte d'Ivoire

Un mystère. Comment un pays qui a donné autant de footballeurs de talent, voire de génie, peut-il ne compter, en tout et pour tout, qu'un titre continental à son palmarès ? C'était en 1992, au Sénégal*, au terme d'une finale interminable face au Ghana* (0-0, 11 tirs au but à 10). Le tir décisif est repoussé par Alain Gouaméné, ancien gardien de Toulouse et de Lorient, récemment dépossédé du record de participations à la CAN* (7) par Rigobert Song. Dans leur histoire cinquantenaire, les Éléphants ont alterné périodes fastes et trous d'air spectaculaires, le plus célèbre étant l'internement disciplinaire de l'équipe éliminée au premier tour de la CAN 2000 à la caserne de Zambakro*, près de la capitale Yamoussoukro. La première grande équipe ivoirienne, celle du

buteur Laurent Pokou*, monte à deux reprises sur le podium africain à la fin des années 1960. La deuxième, emmenée par Joël Tiéhi et Didier Otokoré, remporte le titre africain de 1992. La troisième est sous nos yeux : c'est celle de Didier Drogba*, la première à s'être qualifiée pour une phase finale de Coupe du monde, en 2006, où elle sera éliminée d'entrée, malgré une victoire probante sur la Serbie-Monténégro (3-2). Promise depuis des années aux plus hautes destinées, la Côte d'Ivoire passe son temps à rater la marche. Par dilettantisme ? Finaliste de la CAN en 2006, troisième en 2008, sortie dès les quarts de finale en 2010, elle montrerait même des signes d'essoufflement. Mais qu'on ne s'y trompe pas : formée de joueurs quasiment tous titulaires dans les grands championnats européens (Eboué, Kolo et Yaya Touré, Boka, Zokora, Kalou, Gervinho, etc.), cette sélection a toujours les moyens de ses ambitions. Il lui reste à les exprimer sur la longueur d'une phase finale, malgré le limogeage surprise de Vahid Halilhodzic en mars 2010 et l'arrivée au poste de sélectionneur de l'ancien coach de l'Angleterre, Sven-Goran Eriksson, bénéficiaire d'un contrat monumental (plus de 300 000 euros mensuels selon la presse, un appartement à Londres, une carte de crédit illimitée de la part de la Fédération ivoirienne...).

D

Dahleb (Mustapha)

L'un des joueurs emblématiques de la fameuse équipe d'Algérie* 1982, éliminée au premier tour du Mondial espagnol en dépit d'un parcours remarquable. Né à Bougie (Bejaia) en 1952, « Mouss » est dans les années 1975-1985 une grande vedette du championnat de France. Ailier gauche (puis attaquant et/ou meneur de jeu) à la technique exceptionnelle, il est transféré de Sedan au Paris Saint-Germain en 1974 pour 1,35 million de francs (environ 200 000 euros), record de l'époque. Il enchantera dix saisons durant le Parc des Princes, remportant deux Coupes de France en 1982 et 1983. Troisième *goleador* de l'histoire du club (quatre-vingt-dixhuit buts, derrière Pauleta et Rocheteau), Dahleb est le symbole des premières années d'un PSG alors résolument tourné vers le beau jeu. Après une dernière saison à Nice, où il participe à la remontée du club en D1, il se reconvertit dans des projets socio-économiques avec les pays du Sud. Il est fait chevalier de la Légion d'honneur en 2003.

Diagne (Raoul)

Né en 1910, il fut le premier joueur de couleur à porter le maillot de l'équipe de France de football, en 1931, face à la Tchécoslovaquie. Son père était Blaise Diagne, maire de Dakar et député du Sénégal*, à une époque où le territoire était une colonie française. Sa mère était une métropolitaine. Tout en menant des études de droit, Raoul Diagne joue au Racing Club de France, puis au Racing de Paris. Issu d'un milieu privilégié, il intègre sans heurts une sélection nationale déjà placée sous le signe de la diversité, avec des joueurs notamment issus d'Europe centrale et d'Afrique du

Nord. Sa première sélection a lieu la même année que la nomination de son père au secrétariat d'État aux colonies : Blaise Diagne devient ainsi le Premier ministre noir de la République française. Défenseur intraitable, sélectionné sous le maillot français à dix-huit reprises entre 1931 et 1940, Raoul participe à la Coupe du monde 1938. Sa carrière est jalonnée d'un titre de champion et de trois Coupes de France. En 1963, il entraîne l'équipe d'un Sénégal désormais indépendant, vainqueur des Jeux de l'Amitié grâce à une victoire sur... l'équipe de France amateur à Dakar (2-0). Il exercera également en Algérie. Raoul Diagne est décédé en 2002, à l'âge de quatre-vingt-douze ans. Il est considéré comme l'un des pères du football sénégalais.

Diouf (El-Hadji)

L'enfant terrible du football sénégalais. Officiellement né en 1981 à Dakar, il grandit à Saint-Louis. Repéré par des clubs français, il débarque dans l'Hexagone en 1998. Une saison à Sochaux, une autre à Rennes, deux à Lens, où il termine vice-champion de France, et le voilà en Angleterre, où son talent doit faire merveille. Las, malgré quelques fulgurances à Liverpool (2002-2004) ou Bolton (2004-2008), cet attaquant de rupture connaîtra plus de bas que de hauts en Premier League. La faute à un comportement erratique, voire carrément inacceptable pour un joueur professionnel. Vie nocturne agitée, insultes, coups, violences, conduite sans permis : l'image d'El-Hadji Diouf est celle d'un *bad boy* parvenu, inconséquent et antipathique. Il sort éreinté de la biographie de Steven Gerrard. Son ancien capitaine le décrit comme « quelqu'un qui ne pensait qu'à lui et se foutait totalement de l'histoire de Liverpool. Il se prenait pour le meilleur joueur du monde, alors qu'il en était à des années-lumière ».

Ceux qui le connaissent bien témoignent d'une réalité plus complexe. Le garçon, de nature spontanée, sait aussi être charmant, généreux et discret. Il peut passer une heure à signer des autographes et se faire prendre en photo. Il ne crie pas sur les toits ses nombreux dons pour des causes humanitaires en Afrique. Et

puis, dans ses bons jours, quel footballeur... À la tête de son équipe nationale, il est de tous les succès de l'année 2002, celle où les « Lions de la Teranga » atteignent la finale de la CAN* et, contre toute attente, les quarts de finale de la Coupe du monde. Il est élu à deux reprises meilleur joueur africain de l'année (2001, 2002), consécration inédite pour un joueur sénégalais. Mais les années post-Mondial asiatique sont difficiles à digérer. Fidèle à l'équipe nationale, sa popularité s'effrite au fil des années. On lui reproche de tirer les ficelles en coulisse, de sélectionner lui-même les joueurs. Au final, l'impression tenace que « Dioufy » est passé à côté d'une immense carrière.

« Diplomatie des stades »

C'est l'appellation que l'on donne de plus en plus fréquemment à l'implantation de la Chine en Afrique, le pays construisant (notamment) depuis des décennies des équipements sportifs à tour de bras sur le continent. Derniers exemples en date, les stades de la CAN 2010 en Angola*, l'un des pays privilégiés des investisseurs chinois pour son pétrole et son sous-sol. Dans les années 1960 et 1970, la Chine profite de ses accointances politiques avec les régimes maoïstes pour bâtir nombre de bâtiments publics au Bénin, au Soudan ou encore en Tanzanie. Mais le phénomène reste marginal. Il prend une tout autre proportion au tournant du ^{xxi}^e siècle : depuis 1997, on estime que les échanges économiques entre la Chine et l'Afrique ont été multipliés par vingt ! Les partenaires se diversifient, ainsi que les réalisations : palais présidentiels, ministères, routes, ponts, hôpitaux, voies ferrées... Le tout à des prix défiant toute concurrence, malgré des inconvénients majeurs comme le recours quasi systématique à la main-d'œuvre chinoise ou le non-respect de certaines règles économiques internationales de base. Enjeu pour le géant asiatique, l'accès aux immenses ressources naturelles du continent et aux marchés locaux, débouché inespéré pour l'ensemble de sa production, y compris la moins fiable. La Chine est pour l'instant le troisième partenaire commercial de l'Afrique, derrière les États-Unis et l'Union

européenne. Mais elle possède déjà le réseau diplomatique le plus dense du monde sur le continent. Le football est l'une de ses vitrines les plus visibles, même si l'Afrique du Sud* n'a guère fait appel à ses compétences pour les infrastructures de la Coupe du monde 2010.

Drogba (Didier)

La première star mondiale du football ivoirien. Et pourtant... Rien ne prédisposait ce natif d'Abidjan (en 1978) à devenir l'un des attaquants les plus marquants, à tous les sens du terme, de sa génération. Il passe sa petite enfance entre son quartier de Yopougon et la France, où il vit au gré des contrats de son oncle Michel Goba, footballeur professionnel. En 1989, ses parents, victimes de la crise économique, l'envoient pour de bon dans l'Hexagone. Ils le rejoindront deux ans plus tard. Didier joue déjà au foot, défenseur, puis attaquant sur les conseils appuyés de son oncle. Avec l'adolescence vient l'indiscipline : à quinze ans, alors que ses futurs coéquipiers apprennent déjà le métier dans les centres de formation, ses parents lui interdisent le foot pour une saison. Il se fait remarquer par les recruteurs du Mans (D2) alors qu'il évolue, talentueux mais dilettante, à Levallois-Perret, en banlieue parisienne. Ses années de stagiaire au MUC sont chaotiques, avec pas moins de quatre fractures ! En 1999, à vingt et un ans, il paraphe son premier contrat professionnel. Gagné ? Pas encore. Peu ou mal utilisé, victime de la concurrence, il prend la direction de Guingamp en janvier 2002. La découverte d'une élite qu'il ne quittera plus. Dix-huit mois et quelques coups de génie plus tard (aux côtés notamment de Florent Malouda), il signe à l'Olympique de Marseille pour une saison de rêve : dix-sept buts et des prestations de très haut niveau en Coupe de l'UEFA, dont il perd la finale. Chelsea sort le carnet de chèque et le débauche à l'été 2004, presque contre sa volonté, pour environ 35 millions d'euros. Saison après saison, malgré des blessures plus ou moins handicapantes, il devient un élément incontournable des « Blues ». Ses buts, son engagement, ses coups de gueule en font un personnage majeur de la Premier League et de la Ligue des

champions, le seul grand trophée qui manque encore à son palmarès en club.

Mais Didier Drogba, c'est aussi le capitaine des Éléphants, à la tête desquels il a joué en 2006 la première phase finale de Coupe du monde de l'histoire du football ivoirien, en Allemagne. Meilleur footballeur africain de l'année en 2006 et 2009 (il aurait dû l'être également en 2007 sans l'incurie de la CAF*), finaliste de la CAN* 2006, son image et son action dépassent largement le cadre du sport. Très impliqué dans la réconciliation nationale après la guerre civile ivoirienne (2002-2007), il est l'un des trois footballeurs choisis par l'ONU comme ambassadeur du développement, avec Zidane* et Ronaldo. Il a également créé en 2007 la Fondation Didier Drogba, spécialisée dans l'aide aux soins médicaux et à l'éducation. Il l'assure néanmoins : malgré son surnom, Tito (sa mère avait paraît-il un faible pour le *fighting spirit* de l'ancien dirigeant yougoslave), le poste de président de la Côte d'Ivoire ne l'intéresse pas.

E

Égypte

La doyenne des nations africaines en matière de football, la plus titrée aussi. Affaire de contexte : au début du xx^e siècle, le pays est un protectorat britannique. La pratique du jeu s'y développe principalement dans les universités ; une coupe, puis des championnats régionaux sont rapidement créés. En 1920, deux ans avant que la GrandeBretagne ne lui octroie une indépendance formelle, l'Égypte est invitée au tournoi de football des jeux Olympiques d'Anvers. Un match, une défaite (2-1 face à l'Italie le 28 août), mais une prestation suffisamment encourageante pour être de nouveau de la fête à Paris quatre ans plus tard. C'est la révélation : les Égyptiens dominent la grande Hongrie (3-0) ! La presse est sous le charme. « Joueurs élevés à l'école du football anglais et qui se montrent extrêmement dangereux », peut-on lire dans *L'Auto*. Éliminés en quart de finale, ils feront mieux encore en 1928 à Amsterdam, ratant de peu la médaille de bronze. Dès lors, il est clair que cette séduisante équipe mérite sa place à la première Coupe du monde, en Uruguay. Hélas, des problèmes d'argent et d'organisation empêchent les Égyptiens de traverser l'Atlantique. Il faudra patienter quatre ans pour les voir rejoindre le gratin international, en Italie, lors de la deuxième édition, en 1934. La formule met aux prises seize équipes avec des matchs à élimination directe. Malgré une belle résistance, les Africains s'inclinent devant leurs vieilles connaissances hongroises (4-2). Aux JO de Berlin de 1936, ils sont sortis d'entrée par les futurs finalistes autrichiens, stars de l'époque (3-1). L'histoire de la Seconde Guerre mondiale est en marche, le foot égyptien va en pâtir, ce qui n'empêchera pas certains de ses meilleurs éléments de mener de belles carrières en Angleterre ou en

France, à l'image d'Ismaël Raafat, évoluant entre 1935 et 1937 à Sochaux puis à Sète.

Membre fondateur de la Confédération africaine de football* en 1957, affiliée à la FIFA dès 1923, l'Égypte obtient que le siège de la nouvelle organisation soit basé au Caire. Donnée stratégique qui deviendra un objet de polémique (et de jalousie) récurrent sur le continent. Le pays remporte les deux premières éditions de la CAN* à la fin des années 1950, mais il faut attendre 1986 pour le voir soulever de nouveau le trophée. Quatre ans plus tard, les « Pharaons » font leur grand retour en Coupe du monde. Encore en Italie, encore raté. Placés dans une poule intenable, ils accrochent les champions d'Europe néerlandais (1-1) ainsi que l'Eire (0-0), mais perdent face à l'Angleterre (1-0), laissant la place de héros africains aux Camerounais de Roger Milla*.

C'est sur le continent que l'Égypte va asseoir sa suprématie. Avec quatre nouvelles CAN au palmarès en douze ans, dont trois consécutives, du jamais vu (2006, 2008, 2010), les hommes de l'entraîneur Hassan Shehata* entrent pour la première fois dans le top 10 du classement FIFA en février 2010. Pourtant, les pyramides possèdent toujours un mystère : comment, avec de tels moyens (à l'échelle du continent), de telles générations de joueurs, de tels techniciens et une telle tradition, cette sélection peut-elle rater aussi systématiquement la marche en éliminatoires de la Coupe du monde ? Certains avancent le caractère très particulier d'une nation de 80 millions d'habitants centrée sur elle-même, qui n'aurait d'africain que l'emplacement géographique ; d'autres déplorent un état d'esprit condescendant, voire arrogant. Image contrastée que le caillasse du bus de l'équipe algérienne à son arrivée au Caire en novembre 2009 n'a pas contribué à arranger. En tout état de cause, les absences répétées de l'Égypte interpellent. Surtout quand le Mondial fait enfin étape en Afrique...

Enyimba International FC

Ou l'histoire d'une ascension fulgurante. Fondé en 1976, l'« Éléphant » (traduction d'Enyimba) est le club de la ville d'Aba,

dans le sud-est du Nigeria*. En 1990, il joue pour la première fois dans l'élite nationale. En 2001, à la surprise générale, il conquiert son premier titre de champion. En 2003, pour sa deuxième participation seulement à l'épreuve, il remporte face aux Égyptiens d'Ismaïlia (2-0, 0-1) la Ligue africaine des champions, ce qu'aucune équipe nigériane n'avait jamais réalisé ! Dans ses rangs, des futurs piliers de la sélection, comme le gardien Vincent Enyeama et l'attaquant Obinna Nwaneri, ou encore l'international béninois « Mouri » Ogunbiyi. Enyimba parviendra l'année suivante à garder son trophée, une première depuis 1968, et à soulever sa deuxième Supercoupe d'Afrique d'affilée. Entre 2000 et 2009, le club est sacré champion du Nigeria à cinq reprises. Soutenu par les gouverneurs de l'État d'Abia dont il dépend, Enyimba, ancien club régional sans envergure, possède depuis 2003 un stade de 15 000 places particulièrement redouté sur le continent pour son ambiance incandescente.

Éthiopie

La photo date du 21 janvier 1962. On y voit l'empereur d'Éthiopie, Haile Selassie, remettre le trophée de la troisième édition de la CAN* au capitaine de la sélection nationale, l'Italo-Éthiopien Luciano Vassalo. Ce jour-là, l'Égypte* est battue en finale (4-2 après prolongation) par l'équipe du légendaire Ydnekatchew Tessema, futur président de la CAF. Un groupe emmené par le meilleur joueur éthiopien du xx^e siècle, Mengistu Worku, attaquant qui a refusé tout au long de sa carrière des propositions de clubs italiens, égyptiens et français pour rester fidèle au Saint-George FC d'Addis Abeba. Depuis cette belle page, le football éthiopien n'a plus rien gagné au plan continental. Ni chez les seniors, ni en juniors, ni même en cadets, pas plus dans les compétitions de clubs. Une disette largement explicable par les guerres civiles et la terrible pauvreté qui ont longtemps décidé du destin du plus grand pays de la Corne de l'Afrique (85 millions d'habitants), membre fondateur de la CAF* en 1957. Seule éclaircie, l'année 2001, marquée par une victoire en Coupe de la CECAFA, qui rassemble les pays d'Afrique centrale et

orientale, et surtout une quatrième place à la CAN juniors, sous les ordres de l'entraîneur franco-italien Diego Garzitto, qui permettra à l'Éthiopie de jouer la première phase finale de Coupe du monde de son histoire, toutes catégories d'âge confondues. Les « Walyas » seront éliminés dès le premier tour, et le football éthiopien rentrera dans le rang, faute d'avoir su surfer sur la vague. Un vrai gâchis, même si, au pays de Bekele, Gebreselassie et Dibaba, le sport-roi reste l'athlétisme...

Étoile du Sahel, Espérance sportive de Tunis

Les deux clubs tunisiens les plus titrés du continent. Ils font partie du clan très fermé des vainqueurs des trois Coupes d'Afrique (avant fusion de la C2 et de la C3 en Coupe de la confédération) : Ligue des champions, Coupe des coupes et Coupe de la CAF. Mention à l'Étoile sportive du Sahel, titrée à six reprises, contre trois à l'Espérance, mais cette dernière domine largement au plan local (vingtdeux titres de champion contre huit). Ces deux rivaux ont construit une bonne partie de leur palmarès sous deux présidences emblématiques : celle d'Othman Jenayah, ancienne star du foot tunisien, pour l'Étoile (1993-2006), et de Slim Chiboub, gendre du président Ben Ali, pour l'Espérance (1989-2004).

L'Étoile du Sahel est le club de la ville côtière de Sousse. Créé en 1925, il allie avec un certain bonheur la formation de jeunes talents locaux et le recrutement d'étrangers, généralement attaquants d'Afrique noire en transit pour l'Europe.

L'Espérance de Tunis est l'un des doyens du football tunisien, fondé en 1919 au Café de l'Espérance, d'où son nom. Le club est longtemps resté le symbole des aspirations nationalistes tunisiennes face à la puissance coloniale française. Il est sans doute le plus populaire du pays. La réussite conjointe des « Sang et Or » (Espérance) et des « Étoilés » a récemment accouché d'un antagonisme farouche, cause d'incidents violents dans des tribunes où le mouvement « ultra » s'est développé ces dernières années. Têtes de pont, aux côtés du Club africain et du Club sportif sfaxien,

d'un des championnats les plus relevés du continent, les deux formations possèdent des installations dignes de leurs homologues européennes.

Eto'o (Samuel)

Extraordinaire destin que celui de ce gamin issu des quartiers populaires de Douala, la grande ville portuaire du Cameroun. Né en 1981, Samuel Eto'o « fils » fait d'ores et déjà partie des plus grands footballeurs africains de l'histoire. Pour cela, il lui aura fallu surmonter des obstacles gigantesques et faire preuve d'une confiance rarement rencontrée chez un être humain. Ceci expliquant sans doute ce qui va suivre...

Attaquant doué, il tente sa chance en France dès l'âge de quatorze ans. À Carpentras chez son oncle, puis en région parisienne. Problème de visa. Sans-papiers, il rentre au pays, la rage au ventre. Il intègre alors la Kadji Sports Académie, centre de formation influent. Retour en France pour un essai au Havre. Infructueux. Heureusement, il tape dans l'œil des recruteurs du Real Madrid, qui l'enrôlent en 1996. Eto'o a quinze ans. Fou du Real, il réalise son vœu le plus cher... jusqu'à son arrivée à l'aéroport madrilène, où personne ne vient l'accueillir. C'est le début d'un amour vache. Sous le maillot blanc, il ne fera que de brèves apparitions, entrecoupées de prêts peu convaincants à Leganes et à l'Espanyol Barcelone. Les relations oscilleront entre tiède et volcanique. Les déclarations seront parfois fracassantes.

Le Camerounais se révèle au monde en 2000 : de nouveau prêté, cette fois au Real Majorque, il effectue une saison pleine. Sous le maillot camerounais, il remporte la CAN* et la médaille d'or des jeux Olympiques à Sydney. Sa carrière est enfin lancée. Il fait du club des Baléares l'un des épouvantails de la Liga, soulevant la Coupe du roi en 2003. Entre-temps, il s'adjuge une deuxième CAN en 2002 et atteint la finale de la Coupe des confédérations, malgré la mort en plein match de son copain Marc-Vivien Foé*. Trois titres consécutifs de meilleur joueur africain de l'année couronneront cet avènement (2003, 2004 et 2005).

La consécration en club arrive sous la forme d'un transfert de 24 millions d'euros au FC Barcelone, l'ennemi juré du Real Madrid. Entre 2004 et 2009, Samuel Eto'o tourne à l'exceptionnelle moyenne de 0,7 but par match, contribuant brillamment à l'une des plus belles périodes de l'histoire du club catalan : deux Ligues des champions (2006, 2009), trois titres de champion d'Espagne (2005, 2006, 2009), une Coupe du roi (2009), le tout en jouant un football de rêve aux côtés des Messi, Henry, Iniesta, Xavi et d'un entraîneur extraordinaire, Pep Guardiola, avec lequel le meilleur buteur de la Liga 2006 entretiendra des relations complexes.

Car le Lion Indomptable, icône du football en Afrique et idole dans son pays, est resté le même au fil des années. Aussi attachant qu'irritant, celui que certains commencent à surnommer « Samuel Ego » manque de quitter Barcelone en 2008 avant de se raviser au dernier moment. Trop de tensions, trop de rancœurs accumulées : le bouquet final de 2009 (six titres pour le Barça la même saison, du jamais vu) offrira aux deux parties l'occasion de se séparer en plus ou moins bons termes. Eto'o prend la direction de l'Inter Milan, tandis que le génial mais fantasque Zlatan Ibrahimovic fait le chemin inverse, le club italien empochant 45 millions d'euros plutôt vexants dans l'affaire.

Depuis dix ans, le Camerounais mène donc une carrière brillantissime au plus haut niveau, rehaussée d'une générosité humanitaire sans faille. Il a également créé sa propre école de football au Cameroun. Deux bémols tout de même. Sportif d'abord : en équipe nationale, où il a détrôné Roger Milla* comme buteur le plus prolifique des Lions Indomptables, il a certes posé son empreinte sur l'Afrique (il est désormais le meilleur buteur de l'histoire de la CAN avec dix-huit réalisations) mais a souvent déçu en Coupe du monde. Le rendez-vous sud-africain n'en sera que plus capital. Humain ensuite : Samuel Eto'o ne s'est pas toujours comporté en gentleman. En 2008, un violent incident l'a opposé, lui et ses gardes du corps, à des journalistes camerounais dont il jugeait les propos déplacés. L'un d'entre eux a fini à l'hôpital. Parfois ombrageux et allergique à la critique, l'homme garde sa part d'ombre.

Eusébio (da Silva Ferreira)

Bien sûr, cette légende du football international, vainqueur de la Coupe d'Europe des clubs champions en 1962, Ballon d'or 1965 et meilleur buteur de la Coupe du monde 1966 évoluait sous le maillot du Portugal. Mais comment oublier ses origines mozambicaines, lui qui est né en 1942 à Lourenço-Marquês, l'ancien nom de Maputo, la capitale du pays ? C'est là que débute l'extraordinaire carrière de la Panthère noire. Repéré par des émissaires portugais, il arrive à dix-huit ans à Benfica, qui a grillé *in extremis* la politesse à son rival de Lisbonne, le Sporting. Il y restera quinze ans, plus ou moins obligé par la dictature de Salazar qui refuse de le laisser quitter le pays. Pour son premier match de championnat, il marque trois buts. Rebelote lors d'un amical perdu (3-6) face au Santos de Pelé. Il est rapidement appelé en sélection nationale, pour laquelle il joue soixante-quatre matchs et inscrit quarante et un buts, dont neuf à la World Cup 1966, en Angleterre. Au Portugal, son doublé au premier tour face au Brésil (3-1) et son quadruplé face à la Corée du Nord en quart de finale (5-3) font partie de la mémoire sportive nationale. Et que dire de ses exploits à répétition pour son club de Benfica ! Une Coupe d'Europe en 1962, onze titres de champion, sept couronnes de meilleur buteur, cinq victoires en Coupe, le tout à l'ahurissante moyenne de plus d'un but par match, ce qui lui vaut d'inaugurer en 1968 le palmarès du Soulier d'or de meilleur buteur des championnats européens. Sa fin de carrière, entre 1975 et 1978, malgré deux titres au Canada et au Mexique, sera une suite de piges plus ou moins exotiques censées capitaliser jusqu'à la dernière goutte un talent unique. Eusébio fait régulièrement partie des listes des dix meilleurs joueurs de l'histoire. Au Mozambique, où réside encore une partie de sa famille, il est une idole nationale. Légende vivante mais physiquement affaibli, il disait en 2008 : « Quand mon heure sonnera, je pense qu'il y aura beaucoup de monde à mes funérailles... »

F

Fawzi (Abdelrahman)

Le premier buteur africain de l'histoire de la Coupe du monde, c'est lui ! Ailier gauche de l'équipe d'Égypte* et du club d'Al-Masry de Port-Saïd, il réussit le doublé en huitième de finale de la deuxième édition face à la Hongrie, ce qui ne suffira pas à battre les favoris d'Europe centrale (4-2, le 27 mai 1934 à Naples). Le tournoi se disputant par élimination directe, les Pharaons n'auront joué qu'un match en Italie. Il faudra attendre cinquante-six ans pour voir un Égyptien marquer de nouveau au Mondial, toujours en Italie : le milieu Majdi Abdelghani, auteur du penalty égalisateur face aux Pays-Bas, offrant à son pays sa plus belle performance à ce niveau (1-1, le 12 juin 1990 à Palerme). Les deux hommes sont à ce jour les uniques buteurs de l'Égypte en Coupe du monde.

Firoud (Kader)

Qui le sait encore aujourd'hui ? Après Guy Roux, Abdelkader Firoud est l'entraîneur qui a officié le plus souvent sur un banc de touche de première division française (huit cent quatrevingt-quatorze fois pour Roux, sept cent quatrevingt-deux pour Firoud). Comme son homologue auxerrois, son image est à jamais associée à un club, dont il est sans doute la personnalité la plus emblématique : le Nîmes Olympique. Capitaine puis entraîneur de l'équipe gardoise, ce natif d'Oran (Algérie française, en 1919) débarque en France en 1942. Il porte les maillots de Toulouse, puis de Saint-Étienne, avant de s'installer chez les Crocodiles en 1948. Ses trois décennies de présence quasi ininterrompue peuvent être qualifiées de « trente glorieuses » de la formation gardoise. Attaquant reconverti milieu de terrain, il contribue à la montée en première division en 1950. Malgré

son âge avancé, sa technique et sa hargne séduisent les dirigeants du foot français. Il porte à six reprises le maillot national entre 1951 et 1952, ne subissant qu'une seule défaite. Deux ans plus tard, un accident de la route l'oblige à mettre un terme à sa carrière de joueur. Firoud devient entraîneur. Jackpot : malgré des moyens financiers limités, les « petits » Nîmois sèment la terreur en D1. Comme il le confiera plus tard, « dans le stade (Jean-Bouin, nda), il y avait une identité très forte. D'une part, ce "protestantisme footballistique", tout de rigueur, de rectitude morale, de droiture ; de l'autre, cet esprit presque tauromachique, inné, qui transforme l'équipe adverse en taureau devant lequel nous devons trouver l'instant de vérité ». Bilan : entre 1958 et 1962, quatre places de dauphin en championnat et deux finales de Coupe de France. Aucun trophée il est vrai, ce qui vaudra à Firoud une réputation de « Poulidor du foot » derrière les grosses écuries de l'époque, Reims et Monaco. Réputé pour ses entraînements très physiques, le technicien favorisera l'éclosion de générations talentueuses et pugnaces (Mézy, Girard, Boissier). Durant son mandat, le Nîmes Olympique gagnera trois Coupes Gambardella. Ses derniers coups d'éclat ? Une nouvelle deuxième place en 1972 derrière l'OM de Skoblar et une montée en D1 chez le rival régional montpelliérain, en 1981, où il terminera sa carrière. Kader Firoud s'éteint à Nîmes en avril 2005, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Ce jour-là, les Crocodiles pleurent à chaudes larmes. Ils attendent toujours son héritier.

FLN (équipe du)

En mai 1958, Tunis accueille le premier tournoi du Maghreb, rassemblant les équipes de Tunisie*, du Maroc*, de Libye et d'Algérie*. Le territoire algérien est pourtant toujours français, mais le Front de libération nationale (FLN) bat le rappel des footballeurs locaux partisans de l'indépendance. Ceux-ci arrivent clandestinement sur place après avoir disparu près d'un mois et joué au chat et à la souris avec les autorités hexagonales. Parmi eux, Rachid Mekloufi et Mustapha Zitouni, internationaux français de

Saint-Étienne et de Monaco, présélectionnés pour le Mondial en Suède. L'équipe algérienne surclasse ses adversaires : le « Onze de l'indépendance » est né. Les joueurs, qui recevront le soutien amical des stars de l'époque, Kopa, Piantoni, Fontaine, quittent tous leurs clubs. C'est le début de quatre années de tournée à travers le monde pour promouvoir la cause algérienne, malgré l'interdiction de la FIFA. En Chine, en Asie du Sud-Est, en Europe de l'Est, où elle est considérée comme un symbole de la résistance à l'Occident, l'équipe du FLN est reçue avec les honneurs. Son jeu offensif ravit les foules, notamment en Roumanie, où elle doit jouer deux fois en deux jours pour satisfaire l'enthousiasme du public local. Au final, plus de quatre-vingts rencontres de gala, une expérience humaine unique et un objectif atteint en mars 1962, quand les accords d'Évian scellent l'indépendance de l'Algérie après des années de guerre civile. L'équipe se disloque, la plupart des joueurs retrouvent leurs clubs sans heurts, à l'image de Mekloufi, ovationné à son retour à Saint-Étienne. Leur dernière victoire, la plus belle sans doute. Zitouni résumera ainsi cette page d'histoire : « J'ai beaucoup d'amis en France, mais le problème est bien plus grand que nous. Que feriez-vous si votre pays était en guerre et qu'on vous appelait ? »

Foé (Marc-Vivien)

Impossible d'oublier l'image de ces yeux révulsés et de ce corps agonisant. Le 26 juin 2003 à Lyon, en plein match de Coupe des confédérations entre le Cameroun* et la Colombie, Marc-Vivien Foé s'écroule sur la pelouse du stade de Gerland. Les soigneurs tardent à évacuer le milieu de terrain des Lions Indomptables. Il décède à l'hôpital quelques dizaines de minutes plus tard, victime d'une crise cardiaque causée par une malformation congénitale. Il avait vingt-huit ans. Un immense élan de compassion et de solidarité s'organise autour de la famille du joueur, tant en France qu'au Cameroun. Car « Marco » était l'un des piliers de la sélection double championne d'Afrique 2000 et 2002, un grand frère pour les plus jeunes ; un être réfléchi, marié et père de trois enfants.

Né en 1975 à Yaoundé*, il évolue successivement au Canon, au RC Lens, à West Ham, à l'Olympique Lyonnais et Manchester City. Deux titres de champion de France (1998, 2002) jalonnent sa brillante carrière, si brutalement achevée. À Lyon, on a retiré jusqu'en 2008 le numéro 17 de l'effectif, son numéro, avant de le réattribuer à Jean II Makoun, lui-même camerounais. À Lens, son premier club français, une allée du Stade Bollaert porte son nom. Sur une peinture murale, on peut lire cette épitaphe : « Un Lion ne meurt jamais, il dort. »

Formation (centres de)

Un phénomène encore difficile à cerner. Postulat de base : l'Afrique, particulièrement subsaharienne, possède un réservoir de joueurs extraordinaire, dans lequel les clubs professionnels européens piochent avidement depuis des décennies. Problème : comment le valoriser ? Dans la majorité des pays, le football reste un jeu informel, les structures ne sont pas au niveau, la détection est balbutiante. Longtemps, les affaires se résumaient à un conseil avisé ou un coup de chance. Puis le système s'est structuré, avec des émissaires plus ou moins officiels chargés de dénicher la perle rare. Le marché, aussi fructueux que cynique, a provoqué de tels dérapages en matière d'exploitation de la misère humaine que des centres de formation ont vu le jour dans les années 1980 sur le continent. Ils sont censés, dans un louable effort de moralisation, filtrer les meilleurs éléments, leur offrir un solide enseignement de base et les lancer « proprement » dans la carrière. Impossible de les comptabiliser. Entre les officines de quartier, les écoles de foot, les centres officiels de clubs locaux, les initiatives privées d'anciennes gloires (Abedi Pelé, Salif Keita...), les académies (JMG, Kadji...), les projets socioéducatifs (Diambars), les partenariats ou antennes des clubs européens richement dotés (Ajax, Monaco, Galatasaray, Feyenoord...), le réseau est aujourd'hui très dense. En 2005, plus de huit cents footballeurs professionnels africains évoluaient en Europe. Pour combien de millions de candidats ?

G

Ghana

Le 12 juin 2006, en pénétrant sur la pelouse de la AWD-Arena de Hanovre, les Black Stars mettent un terme à une anomalie historique. Jamais auparavant le Ghana, pionnier et pilier du football africain, n'avait pris part à la moindre phase finale de Coupe du monde. Face à l'Italie ce jour-là, le baptême est rude (défaite 2-0) mais les coéquipiers de Michael Essien, grâce à deux succès convaincants sur la République tchèque (2-0) et les États-Unis (2-1), parviendront tout de même en huitièmes de finale, à la différence des autres sélections du continent. Ils y seront battus par le Brésil (3-0). Quel plus beau symbole pour des joueurs qu'on a longtemps surnommés les « Brésiliens d'Afrique » pour leur jeu chatoyant ?

Car l'ancienne Gold Coast, colonie britannique devenue Ghana à l'indépendance (1957), possède une longue et glorieuse tradition de football. Le jeu y est introduit dès le début du xx^e siècle, et le grand club de la capitale, Hearts of Oak, fondé en 1911. Avant même l'indépendance, une sélection des meilleurs joueurs locaux dispute des matchs internationaux, ou plutôt « intercoloniaux », notamment lors de la Jalco Cup face au Nigeria, et la rivalité entre clubs d'Accra et de province est déjà très forte.

Avec des bases aussi solides, renforcées par des tournées en Europe (un fameux match nul 3-3 face au Real Madrid en 1960), rien d'étonnant à ce que le Ghana s'affirme comme une force continentale de premier plan : victorieuse des CAN* 1963 et 1965, finaliste en 1968 et 1970, de nouveau victorieuse en 1978 et 1982... le tout avec des clubs au diapason en Coupes d'Afrique.

Vient ensuite, au tournant des années 1990, la génération Abedi Pelé, sans doute le plus fameux joueur ghanéen de l'histoire. En 1992, à Barcelone, le Ghana remporte la médaille de bronze du

tournoi olympique, une grande première pour le football africain qui inspirera le Nigeria* et le Cameroun*, médaillés d'or des deux tournois suivants. La même année, les Black Stars perdent une finale de CAN mémorable devant la Côte d'Ivoire* : onze tirs au but à dix, la plus longue série jusqu'alors dans un grand tournoi international. En France, la chaîne TF1, qui retransmet l'événement, est contrainte de déprogrammer son émission phare « 7 sur 7 », au plus grand dépit de son invité du soir, Charles Pasqua...

Depuis, plombé par des querelles de coulisses et des antagonismes tenaces, le football ghanéen a connu plus de bas que de hauts. Il s'est consolé avec ses équipes de jeunes, deux fois championnes du monde des moins de dix-sept ans (1991, 1995) et championne du monde des moins de vingt ans (2009). Grâce à elles – même si l'honnêteté commande de préciser qu'un doute subsiste sur l'âge réel de certains joueurs –, grâce également à un réseau dense de centres de formation et à l'apport de techniciens réputés, les Black Stars obtiennent des résultats tout à fait honorables, comme en témoigne leur statut de vice-champion d'Afrique 2010. Reste à ajouter de nouvelles lignes à un palmarès certes prestigieux, mais qui aurait tendance à prendre la poussière...

GOAL (programme)

Initié par la Fédération internationale de football (FIFA) en 1999, ce programme vise à doter toutes les fédérations nationales de sièges et d'équipements modernes et fonctionnels : centres techniques, terrains gazonnés et synthétiques... Un bureau spécial étudie la validité des dossiers et contrôle la bonne utilisation des fonds (substantiels). En 2008, sur les cinquante-trois pays-membres en Afrique, seule l'Afrique du Sud* n'avait pas encore bénéficié de cette manne. GOAL permet également aux fédérations, sans le dire explicitement, d'affirmer leur indépendance face à des gouvernements parfois interventionnistes : ces dernières années, la FIFA n'a ainsi pas hésité à suspendre l'affiliation de l'Éthiopie*, du Kenya ou de la Guinée* pour ingérences politiques dans les affaires du football. Le continent fut le premier à voir l'un de ses projets

GOAL adoptés au Liberia dès l'an 2000. Il est aussi celui au plus fort nombre de projets retenus (cent quinze en juin 2009, contre quatre-vingt-dix à l'Asie). L'Afrique profite également du FAP (programme d'assistance financière de la FIFA) et d'une initiative spécifique, lancée à l'occasion de la Coupe du monde de football 2010 : « Gagner en Afrique avec l'Afrique », dotée d'environ 50 millions d'euros. De quoi asseoir un peu plus la popularité continentale du président de la FIFA, Sepp Blatter.

Grobbelaar (Bruce)

Stade olympique de Rome, 30 mai 1984. Pour la première fois de l'histoire, la Coupe d'Europe des clubs champions se décide aux tirs au but. Liverpool et la Roma n'ont pu se départager, 1-1 après la prolongation. Dans les buts anglais, un moustachu quasiment inconnu, Bruce Grobbelaar, va devenir une star mondiale en quelques minutes. Avant le troisième tir italien, il fait mine de manger ses filets comme des spaghettis. Conti frappe au dessus. Mais le meilleur reste à venir. Cinquième tir. La tension est à son comble. Sur sa ligne, hilare, Grobbelaar titube, ses jambes flageolent, comme pour mieux exorciser l'enjeu. Face à lui, Graziani, visage fermé, se signe. Le contraste est saisissant. Évidemment, l'Italien rate sa tentative. Une dernière réussite anglaise plus tard, Liverpool est champion d'Europe (quatre tirs au but à deux). Son gardien, premier Africain de nationalité à remporter le trophée, est porté en triomphe. On découvre alors un personnage singulier et excessif.

Né à Durban, en Afrique du Sud*, en 1957, Bruce Grobbelaar est zimbabwéen. Sa décontraction, il dit la puiser dans un service militaire effectué en pleine guerre civile, dans un territoire qui s'appelait encore la Rhodésie du Sud. Après des débuts au pays (où il dit avoir été victime du racisme anti-blanc) puis en Afrique du Sud, il s'exile au Canada, à Vancouver, avant d'atterrir à Liverpool en 1981. Il y jouera douze saisons jusqu'en 1994, alternant parades exceptionnelles, bourdes mémorables, altercations avec ses coéquipiers et dérapages verbaux aux relents racistes, ce qui ne l'empêchera pas de remporter, outre la Coupe d'Europe, six titres de

champion et trois Coupes d'Angleterre. Sa carrière finissante bascule en 1994 à Southampton, quand il est pris en flagrant délit par des journalistes anglais encaissant de l'argent pour balancer un match. La procédure judiciaire, qui n'établira jamais réellement sa culpabilité, lui coûtera environ 500 000 livres (800 000 euros, nda). Ruiné, il rentre à la fin des années 1990 en Afrique du Sud, où il entraîne des clubs avant de prendre brièvement en main la sélection zimbabwéenne. Il est aujourd'hui une idole aussi flamboyante qu'embarrassante pour les « Reds ». Mais après Bruce Grobbelaar, on n'a jamais plus regardé une séance de tirs au but de la même façon...

Guillou (Jean-Marc)

Le fondateur de la fameuse « Académie » qui porte son nom et a formé de nombreuses vedettes ivoiriennes actuelles. Milieu international français dans les années 1970 (dix-neuf sélections), il devient entraîneur (Cannes, Servette de Genève...) et rêve de créer sa propre école de football, histoire de mettre ses idées novatrices en pratique. À l'origine de la venue de l'attaquant Youssouf Fofana à Cannes, il découvre la Côte d'Ivoire*. Coup de foudre : c'est là, sur ces terres où les talents abondent sans même le savoir, que son projet deviendra réalité. Première page d'une aventure humaine et sportive exceptionnelle. S'appuyant sur la puissance locale des « Mimos » de l'ASEC*, le grand club d'Abidjan, l'aide financière de l'AS Monaco et celle d'un trust local, Sifcom, il installe ses quartiers à Sol Béni, à la périphérie de la métropole. En février 1994, les cours de l'Académie Mimosifcom débutent. Parmi les premiers « académiciens », un certain « Baky », qu'on connaîtra plus tard sous le nom de Bakari Koné. Année après année, les effectifs croissent et l'évidence saute aux yeux : « JMG » est en train de réussir son pari. Les « Maestro » (Didier Zokora), « Kolo » (Touré) et autre « Romaric » (Romaric Koffi Ndri) survolent tous les tournois de jeunes en pratiquant un football de rêve, fait d'audace et de mouvement. En décembre 1998, l'ASEC remporte la Ligue des champions d'Afrique et transfère quelques-uns de ses cadres. Les

« académiciens » sont lancés dans le grand bain, avec Guillou comme entraîneur. Deux mois plus tard, le continent découvre avec stupéfaction ces frères gamins, même pas majeurs, qui donnent une leçon de football à l'Espérance de Tunis lors de la Supercoupe d'Afrique (2-1 après prolongation). Le but décisif est inscrit par « Aruna » (Dindane). La saison qui suit est extraordinaire, même si l'ASEC ne remporte « que » la Coupe de Côte d'Ivoire. Guillou est installé à la tête de la sélection olympique pour faire franchir un cap à ses émules. Paradoxalement, c'est le début des ennuis. Dans les coulisses, entre l'Académie, l'ASEC et Sifcom, le torchon brûle depuis un certain temps déjà. Les problèmes d'argent prennent le pas sur le projet sportif et humain. L'affaire se terminera devant les tribunaux. L'académie devient « Académie JMG ». Sans délaisser Abidjan, Guillou s'installe en 2001 en Belgique, où il fait du club de Beveren son laboratoire. En pleine Flandre traditionaliste, il n'hésite pas à aligner un onze majoritairement ivoirien. Les résultats sportifs sont moyens (finale de la Coupe de Belgique en 2004), mais le public se régale. C'est là que se révéleront Yaya Touré, Gervinho, Arthur Boka ou encore Emmanuel Eboué. Le partenariat JMG-Beveren s'achève en 2006. Le technicien se consacre alors à temps plein aux nouvelles antennes de son Académie, devenue un véritable label, à Madagascar (Antsirabe, en 2001), en Égypte* et en Algérie* notamment. En février 2010, après une CAN décevante, il propose sa candidature au poste de sélectionneur de la Côte d'Ivoire en vue de la Coupe du monde. « Si je prends l'équipe, elle jouera bien au ballon », avance-t-il, non sans raison. Mais sans succès.

Guinée

Malgré la domination continentale dans les années 1970 du grand club de Conakry, Hafia FC*, trois fois champion d'Afrique, le pays des populaires Titi Camara et Pascal Feindouno a rarement obtenu des résultats à la hauteur de son potentiel. Deuxième de la CAN 1976 (il n'y avait pas de finale) derrière le Maroc, trois fois quart de finaliste entre 2004 et 2008 malgré un jeu attrayant, et c'est à peu près tout. Le « Sily National » (Éléphant), surnom de la

sélection, vogue au gré des turbulences d'un des États les plus instables d'Afrique de l'Ouest. Incapable de se qualifier pour la CAN 2010, l'équipe a été « dissoute » par les dirigeants guinéens. Un concept typiquement africain, dont on mesure mal la portée et l'utilité au-delà du symbole.

H

Hafia Conakry SC

L'un des grands clubs africains des années 1970, vainqueur à trois reprises de la Coupe d'Afrique des champions (1972, 1975, 1977) et deux fois vice-champion d'Afrique (1976, 1978) avec des joueurs devenus légendaires en Afrique de l'Ouest, comme Petit Sory ou Ibrahima Fofana. Connue dans les années 1960 sous le nom de Conakry II, quartier de la capitale de Guinée*, Hafia (Renaissance) compte dans ses rangs le seul Ballon d'or guinéen de l'histoire, Souleymane Chérif, couronné en 1972. Il fut également un instrument politique aux mains du sulfureux dictateur communiste de l'époque, Sekou Touré. En 1977, dès le coup de sifflet final du match décisif face aux Ghanéens d'Hearts of Oak, qui offre définitivement le trophée aux Guinéens, il n'hésite pas à pénétrer sur le terrain avec sa limousine décapotable pour effectuer plusieurs tours d'honneur ! Le tout avant de déclarer qu'il s'agit d'une « victoire méritée du parti démocratique de Guinée et de sa révolution ». Deux ans plus tard, le même Sekou Touré, lors d'une cérémonie officielle, apprend aux joueurs vaincus en finale de la Coupe d'Afrique que leur carrière est terminée. Des repréailles suivront. Depuis, Hafia, quinze fois champion national, court désespérément après son passé.

Hassan (Ahmed)

Aucun lien de parenté avec les frères Hassan*, ci-dessous. Un destin commun toutefois : l'équipe nationale d'Égypte*. À la CAN 2010 en Angola*, Ahmed Hassan bat l'extraordinaire record de sélections de Hossam Hassan sous le maillot des Pharaons. Ce jour-là, le 25 janvier, en quart de finale face au Cameroun*, le milieu

de terrain de trente-quatre ans est le héros du match, ouvrant la marque contre son camp avant de réaliser un doublé qui propulse les siens dans le dernier carré (3-1). Il peut alors fièrement exhiber un maillot floqué « 170 », comme son nombre de capes internationales. Deux victoires plus tard face à l'Algérie* (4-0) et au Ghana* (1-0), le natif de Maghagha brandit en capitaine sa quatrième Coupe d'Afrique des nations après 1998, 2006 et 2008, dépassant là encore ses homonymes ! De quoi le consoler de ne pas avoir mis un terme à sa carrière internationale après le cuisant échec en barrage éliminatoire de la Coupe du monde face à l'Algérie* (1-0) deux mois plus tôt, comme il en avait l'intention. Avec, en prime, le titre de meilleur joueur du tournoi pour la deuxième fois d'affilée...

Doté d'une technique et d'une intelligence de jeu hors du commun, personnalité sans histoires à la différence d'autres icônes locales, Ahmed Hassan est un ambassadeur de choix du football égyptien. À noter également, dans un pays qui exporte difficilement ses talents, qu'il a effectué la majeure partie de sa carrière à l'étranger, en Turquie (Besiktas notamment) et Belgique (Anderlecht) avant de revenir en Égypte en 2008.

Hassan (Hossam et Ibrahim)

Les plus fameux jumeaux du football égyptien et africain, nés en 1966 au Caire. La star, c'est Hossam, buteur historique des Pharaons, pour lesquels il a joué cent soixante-neuf fois et inscrit entre soixante-neuf et quatre-vingt-trois buts suivant les sources. L'homme de l'ombre, c'est Ibrahim, latéral droit dur au mal, lui aussi pilier de l'équipe nationale (cent vingt-cinq sélections). Entre 1985 et 2006, quasiment inséparables, ils ont fréquenté les plus grands clubs égyptiens, principalement le géant Al-Ahly*, et connu tous les honneurs continentaux ; ils ont tenté sans succès l'aventure européenne en Grèce (PAOK) et en Suisse (Neuchâtel) ; ils ont été de la Coupe du monde en Italie en 1990, la seule phase finale de l'Égypte après celle de 1934 ; ils ont gagné plusieurs fois la CAN* (trois fois pour Hossam, la première en 1986, la dernière vingt ans

plus tard, toujours à domicile) ; ils sont devenus entraîneurs par la suite. Un parcours prestigieux, mais ponctuellement gâché par une conduite indigne de leur statut de champions. Fin 2008, lors d'un match en Algérie*, Ibrahim Hassan sort de ses gonds, agresse les arbitres, renverse la table des délégués, crache, insulte... Il sera lourdement suspendu. Quant à Hossam, il a déjà fréquenté deux bancs égyptiens d'élite : Al-Masry, le club de Port-Saïd, et Zamalek, l'autre grand club du Caire, où il a succédé au Français Henri Michel.

Hayatou (Issa)

L'un des personnages les plus connus, influents et controversés du continent. Depuis 1988, sans discontinuer, il préside aux destinées de la Confédération africaine de football* (CAF). Né en 1946 à Garoua, issu d'une famille qui a donné au Cameroun de nombreux hommes politiques, il brille d'abord sur les terrains de basket et les pistes d'athlétisme, participant aux premiers Jeux africains de Brazzaville en 1972. Professeur de sport, il devient rapidement secrétaire général de la « Fécafoot », la Fédération camerounaise de football, dont il prend la présidence en 1986. Deux ans plus tard, habile lobbyiste surfant sur la vague d'une équipe nationale à son zénith, il succède à l'Égyptien Abdelhalim à la tête de la CAF, une première pour un dirigeant subsaharien. Issa Hayatou va conjointement lancer un vaste (et salubre) chantier de modernisation du football africain et... une intense campagne pour intégrer l'organigramme des plus puissantes instances sportives internationales. Pour mieux faire entendre la voix de l'Afrique, assure-t-il. Pour son propre prestige, rétorquent ses détracteurs. C'est oublier un peu vite son action, décisive dans bien des domaines.

À son arrivée, seules trois équipes africaines peuvent se qualifier pour la phase finale de la Coupe du monde. Elles sont aujourd'hui cinq, et même six en 2010, grâce à la tenue de la compétition en Afrique, autre réussite du Camerounais. En 1988, la CAN ne regroupait que huit équipes ; elles sont désormais le double, et le

tournoi est considéré comme la vitrine du football africain. On peut également mettre en avant la pérennisation des compétitions continentales de jeunes, U-17 et U-20*, et de la CAN féminine, ainsi que la réforme des Coupes d'Afrique des clubs sur le modèle européen, avec une Ligue des champions regroupant l'élite africaine. Le tout avec des finances florissantes, la CAF s'étant muée en une entreprise lucrative.

Mais il y a aussi la part d'ombre qui jette le discrédit sur ce mandat d'une longueur inédite. Membre du comité exécutif de la FIFA dès 1990, puis du Comité international olympique (CIO) depuis 2001, Issa Hayatou est régulièrement taxé de clientélisme. L'homme régnerait en monarque absolu sur son vaste territoire, enfermé dans sa tour d'ivoire. Ce qu'il récuse évidemment, s'appuyant sur la création de multiples commissions plus ou moins nécessaires. De même, sa communication laisse régulièrement pantois. Ainsi les catastrophes* à répétition dans les stades d'Afrique au début des années 2000, traitées avec détachement et inconséquence. Ainsi, le mitraillage du bus du Togo* à la veille de la CAN 2010, qui aboutit... à la suspension des Éperviers pour « ingérences politiques », alors même que l'attaque tue deux personnes et en blesse plusieurs autres. Malgré des critiques de plus en plus acerbes, le trône de l'homme de Garoua ne vacille pourtant guère ; Issa Hayatou s'apprêterait même à briguer pour la troisième fois (après 1998 et 2002) le poste de président de la FIFA. Insubmersible, pour le meilleur comme pour le pire.

Îles

La Confédération africaine de football compte une part non négligeable de fédérations insulaires : Cap-Vert, Comores, Guinée équatoriale, Madagascar, Maurice, São Tomé-et-Principe, et Seychelles. L'isolement géographique, plus ou moins prononcé, leur est forcément préjudiciable. Dans l'histoire, une seule de ces sélections a réussi à se qualifier pour une phase finale de CAN : Maurice, éliminée dès le premier tour en 1974. Le reste du temps, elles disputent des compétitions régionales, comme le tournoi des Îles de l'océan Indien, et oscillent entre fairevaloir et trouble-fête en éliminatoires de CAN et de Coupe du monde... quand elles ne déclarent carrément pas forfait, découragées par des frais de transport trop élevés.

Également affiliée à la CAF, la Réunion, département français d'Outre-Mer situé dans l'océan Indien, participe notamment aux Coupes d'Afrique des clubs. En 2000, la Société sportive saint-louisienne s'est hissée en demi-finale de la Coupe de la CAF, équivalent de la Coupe de l'UEFA. Un exploit sans lendemain. S'il fallait miser sur deux îles ou un archipel appelés à jouer un rôle intéressant dans un proche avenir, il s'agirait du Cap-Vert, qui possède une talentueuse diaspora en Europe, et de Madagascar, surnommée « la Grande Île », la plus peuplée aussi (20 millions d'habitants). Ce n'est pas un hasard si Jean-Marc Guillou* y a ouvert au début des années 2000 une antenne de son Académie pour jeunes footballeurs...

Indépendances

Question : à la création de la Fédération internationale de football association (1904), combien l'Afrique compte-t-elle d'États indépendants ? Réponse : deux, le Liberia et l'Éthiopie*. Conséquence, le football africain tel que nous le connaissons est une construction récente, la CAF* n'ayant été fondée qu'en 1957. Avec seulement quatre membres au départ (Égypte*, Éthiopie*, Soudan et Afrique du Sud*), la Confédération s'est élargie au fur et à mesure des indépendances octroyées ou concédées par les trois principales puissances coloniales : le Royaume-Uni dans les années 1950, la France au début des années 1960 et le Portugal dans les années 1970. C'est ainsi que l'Afrique a dû patiemment attendre pour obtenir la place qui lui revient en phase finale de Coupe du monde, passant de zéro représentant garanti avant 1970 à cinq désormais, grâce aux résultats sportifs certes... mais aussi au lobbying forcené de certains dirigeants du football international. Cette jeunesse des institutions et des compétitions continentales explique en partie les carences persistantes du football africain. À cet égard, l'organisation de la Coupe du monde en Afrique du sud est un gage d'avenir : le continent se doit d'accueillir l'événement aussi souvent que l'Europe, l'Asie ou les Amériques.

Jeunesse sportive de Kabylie (JSK)

Le porte-drapeau du football algérien, kabyle et berbère. Même si elle laisse (sans doute) le titre de club le plus populaire d'Algérie au Mouloudia d'Alger, la JSK de Tizi-Ouzou possède un palmarès et une identité incomparables. Elle fait partie des rares équipes du continent à avoir gagné les trois Coupes d'Afrique : la Coupe des clubs champions en 1981 et 1990, la Coupe des coupes en 1995 et la Coupe de la CAF en 2000, 2001 et 2002, un triplé inédit. Elle compte également 14 titres de champion national. Des résultats remarquables pour un club fondé en 1946 et dont les premiers pas ont été délicats. Après guerre, la principale ville de Kabylie compte également un Olympique de Tizi-Ouzou soutenu par les autorités françaises. La JSK doit s'en remettre à l'aide de la population et des grands clubs algérois pour se lancer. Les premières années, passées dans les divisions inférieures, sont prometteuses mais entre 1954 et 1962, à l'appel du FLN, le club boycotte les compétitions organisées par la Fédération française de football. La vraie ascension débute en 1962, à l'indépendance. La JSK mettra sept ans pour accéder à la première division : elle ne l'a depuis jamais quittée, cas unique dans le football algérien. Mieux, malgré deux changements de nom (« Jamiat Sari Kawkabi » entre 1974 et 1977 et « Jeunesse électrique de Tizi-Ouzou » entre 1977 et 1989, les autorités d'alors craignant l'émancipation kabyle), elle empilera les trophées à grande vitesse grâce à des générations de joueurs dévoués et un soutien populaire constant. Car la JSK est le grand club de la Kabylie, région montagneuse à fière identité. Sur son logo jaune et vert, on trouve l'équivalent de la lettre Z en alphabet berbère, symbole de son appartenance à la terre des « hommes

libres ». Ce qui vaut aux « Canaris » d'être suivis avec passion par une diaspora éparpillée dans de nombreux pays.

Johannesburg

La principale métropole sud-africaine restera dans l'histoire comme la première ville du continent à avoir accueilli une finale de Coupe du monde de football, le 11 juillet 2010 sur le site de « Soccer City ». Agglomération peuplée d'environ 4 millions d'habitants, Johannesburg est située à plus de 1 600 mètres d'altitude. Son climat est néanmoins tempéré, hormis les soirs d'hiver austral où la température peut descendre en dessous de zéro. Bâtie sur des gisements d'or à la fin du ^{xix}^e siècle, elle a connu un développement spectaculaire au cours du ^{xx}^e siècle. Septième métropole africaine, elle pèse aujourd'hui environ 40 % du PIB de l'Afrique du Sud, même si l'activité minière s'est considérablement ralentie au fil des années, au profit d'un secteur financier et boursier débridé.

La réputation de Johannesburg est ternie par une insécurité rampante. On y compterait une quinzaine de meurtres chaque jour, en majorité causés par la jeunesse désargentée des *townships*, les ghettos dont le plus tristement célèbre est celui de Soweto. La population y est en grande majorité noire (plus de 80 %) et la richesse blanche, héritage de l'apartheid, le régime ségrégationniste qui a sévi durant près d'un demi-siècle. Les pouvoirs publics s'affairent pour réduire les inégalités et l'insécurité, mais le chantier est gigantesque.

Sportivement, Johannesburg abrite deux des clubs de football les plus populaires du pays, les Kaizer Chiefs et les Orlando Pirates*, dont les derbys dans le stade de l'Ellis Park donnent lieu à des bousculades parfois mortelles (quarante-trois morts en 2001). Là aussi, les autorités sudafricaines déploient des moyens inédits pour assurer la bonne tenue des matchs dans une ville où le football est bien plus populaire que le rugby.

Jomo Sono (Ephraïm Matsilela Sono, dit)

Né en 1955, cet enfant de Soweto est l'une des figures de légende du football sud-africain. Abandonné par sa mère à l'âge de huit ans après le décès accidentel de son père, footballeur aux Orlando Pirates*, et confié à des grands-parents d'une grande pauvreté, il doit très vite gagner l'argent de la maisonnée en vendant des fruits dans les stades et les gares. Un jour qu'il assiste à un entraînement des Pirates, il est appelé sur le terrain pour remplacer un absent au pied levé. Marchant sur les traces de son père, il gagne ses galons de titulaire en attaque ainsi que son surnom, « Jomo » (littéralement la « lance enflammée »). Malgré l'apartheid, sa réputation franchit les frontières. Le voilà au Cosmos de New York à la fin des années 1970, où il côtoie le roi Pelé pour lancer le soccer aux États-Unis. Il n'y sera pas le seul Sud-Africain : Kaizer Motaung, futur fondateur des Kaizer Chiefs, est également de la partie. Fortune faite, il revient au pays en 1982 et rachète le club de Highlands Park, qu'il transforme aussitôt en Jomo Cosmos, souvenir de son expérience américaine. Grand découvreur de talents (Fish, Masinga) qui offriront à la « nation arc-en-ciel » la CAN* 1996, Sono est appelé deux ans plus tard à la tête des Bafana Bafana, l'équipe nationale. Vice-champion d'Afrique en 1998, il fera une nouvelle pige plutôt réussie lors de la Coupe du monde 2002 avant de développer de lucratives affaires dans divers domaines, tout en gardant la maîtrise d'un « Cosmos » de moins en moins stellaire. Celui qui s'est déjà trouvé face à lui peut en témoigner : malgré sa nonchalance, Jomo Sono est un personnage aussi imposant que charismatique. Son retour à la Fédération sud-africaine comme directeur technique en octobre 2009 en vue de la Coupe du monde est tout sauf une surprise : on le dit également très doué pour les révolutions de palais. Demandez aux nombreux sélectionneurs étrangers qui se sont succédé au chevet des Bafana Bafana depuis vingt ans, y compris le dernier en date, le Brésilien Carlos Alberto Parreira, froidement qualifié d'« erreur de casting »...

K

Kanu (Nwankwo)

L'un des piliers de la sélection nigériane des années 1990 et 2000. Né en 1976 à Owerri, où il débute sa carrière sous le maillot de l'Iwuanyanwu Nationale, ce grand (1,95 m) et frêle attaquant crève l'écran au Mondial des moins de dix-sept ans en 1993. En finale, le Nigeria* domine le Ghana* (2-1) dans la première finale 100 % africaine au niveau mondial, et Nwankwo Kanu prend la direction de l'Ajax d'Amsterdam. Il y remporte notamment une Ligue des champions en 1995, participant à la finale face au Milan AC. L'année suivante, il fait partie de l'équipe nigériane championne olympique à Atlanta, encore une grande première pour le continent ; il est logiquement sacré meilleur joueur africain de l'année (et le sera une nouvelle fois en 1999). Transféré à l'Inter Milan, il passe des tests cardiaques qui révèlent un grave problème à l'aorte. On craint pour sa carrière, voire pour sa vie. Opéré avec succès aux États-Unis, il renaît au football au printemps 1997 avec une profonde foi chrétienne, créant sa propre fondation pour aider les enfants d'Afrique atteints de maladies cardiaques. Mais les apparitions du Super Eagle sur le terrain se font rares. C'est en Angleterre, à Arsenal, qu'il va revenir à son meilleur niveau. Sous la direction d'Arsène Wenger (1999-2004), sa fine technique et son sens du dribble enchantent les supporters. Souvent utilisé comme joker, il remporte deux titres de champion et deux finales de Coupe d'Angleterre avant d'opter pour le club moins huppé de West Bromwich Albion. Malgré quelques coups d'éclat ponctuels, il stagne, voire décline. Impression confirmée à Portsmouth depuis 2006, même s'il donne à ses couleurs la victoire en finale de la Cup 2007 face à Cardiff (1-0). En sélection nationale, où il fait partie des cadres depuis quinze ans avec plus de quatrevingts sélections, ses

prestations laissent désormais sceptiques jusqu'à ses anciens coéquipiers : Jay-Jay Okocha* lui a récemment conseillé de laisser la place aux jeunes. Pas sympa, mais pas infondé non plus...

Kasperczak (Henri ou Henryk)

Rares sont les techniciens à avoir entraîné cinq sélections africaines dans leur carrière. L'ancienne gloire du football polonais en fait partie, ayant dirigé la Côte d'Ivoire*, la Tunisie*, le Maroc*, le Mali et le Sénégal* avec des fortunes diverses. Né en 1946 à Zabrze, milieu de terrain de la grande équipe de Pologne des années 1970, troisième de la Coupe du monde 1974 et médaille d'argent aux jeux Olympiques de Montréal, il embrasse ensuite une belle carrière d'entraîneur dans le championnat de France. Avec Metz, son premier club, il remporte la Coupe de France en 1984. Il passe ensuite à Saint-Étienne, Strasbourg, au Racing Paris, à Montpellier et Lille avant de prendre en main la sélection ivoirienne, qu'il mène à la troisième place de la CAN* 1994. Direction ensuite la Tunisie. Finaliste de la CAN 1996, il qualifie l'équipe pour la Coupe du monde 1998 mais il est limogé en pleine phase finale! Pareil affront se reproduira lors de la CAN 2008 au Ghana*, où il sera remercié par les dirigeants sénégalais, mettant un terme (définitif?) à son expérience en Afrique. Entretemps, cet homme discret et distingué, féru de tactique, aura fait un passage éclair au Maroc et hissé le Mali à la quatrième place de « sa » CAN en 2002. Souvent placé, trop rarement gagnant, « Kasper » a préféré se retirer sur ses terres natales.

Keita (Salif)

« Direction le Stade Geoffroy-Guichard, à Saint-Étienne, s'il vous plaît. » Le chauffeur de taxi de l'aéroport d'Orly n'en revient pas. Qui est ce jeune Noir qui lui propose une course de plus de 500 kilomètres ? « Le club paiera, je vous assure... » Ainsi naît un jour d'automne 1967 la légende de Salif Keita, l'une des premières stars internationales du football africain.

Né en 1946 à Bamako, il porte dès l'âge de seize ans le maillot de l'équipe nationale. Il perd avec le Stade Malien et le Real de Bamako les deux premières finales de la Coupe d'Afrique des clubs champions, terminant néanmoins meilleur buteur de l'édition 1966. Les émissaires des « Verts » comprennent rapidement qu'ils tiennent là un phénomène et lui proposent de venir signer un contrat. Le jeune Keita n'hésite pas une seconde, prend le premier avion pour la France (après une escale mouvementée au Liberia où il se fait à peu près tout voler sauf son billet d'avion) et se retrouve dans ce fameux taxi sans avoir prévenu les dirigeants stéphanois de son arrivée...

Il sera tout aussi imprévisible sur le terrain : en un peu moins de cinq saisons, le Malien inscrit cent vingt-cinq buts et hérite d'un surnom, la « Panthère Noire », qui fait rapidement son apparition sur le blason du club (et s'y trouve encore aujourd'hui). Associé aux premiers succès de l'ASSE, il remporte trois titres de champion et deux Coupes de France avant d'entamer un long bras de fer avec ses dirigeants, s'estimant exploité.

En 1972, dans le tumulte médiatique, le Ballon d'or africain rejoint les rangs du grand rival, l'Olympique de Marseille. À l'issue d'un match resté célèbre au Stade Vélodrome (19 novembre 1972, victoire de l'OM 3-1, doublé de Keita), il fête la victoire par un bras d'honneur au banc stéphanois !

L'histoire d'amour avec l'OM ne durera qu'une saison. Contrairement au souhait de ses dirigeants, Salif Keita, très attaché à son pays malgré une cruelle défaite en finale de la CAN* 1972, ne veut pas prendre la nationalité française. Alors il file en Espagne, où le grand Alfredo Di Stefano le conseille au FC Valence. Il y passera trois ans (1973-1976), enfilant les buts comme des perles, avant d'achever son périple européen au Sporting Portugal (1976-1979). Il mettra un terme à sa formidable carrière au début des années 1980 aux États-Unis, tout en passant un diplôme de gestion.

De retour au pays en 1986, il crée son propre complexe hôtelier à la sortie de Bamako, le Mandé, au bord du fleuve Niger. Sans pour autant oublier le football. « Domingo », comme on l'appelle au Mali, ouvre en 1994 l'un des premiers centres de formation en Afrique subsaharienne, le Centre Salif Keita (CSK), d'où sortira

notamment... son neveu, Seydou, qui mène aujourd'hui une brillante carrière en Espagne. Un temps ministre, l'homme qui a directement inspiré le film *Le Ballon d'or* en 1994 est naturellement porté à la présidence de la Fédération malienne de football en 2005. Calme, pragmatique, jouissant d'une notoriété mondiale, il est celui qui peut aider les « Aigles » (l'équipe nationale) à prendre définitivement leur envol.

Lamptey (Nii)

L'exemple qui aurait dû dissuader à jamais le roi Pelé de présenter périodiquement un gamin de quinze ans comme son possible successeur. Ce cadeau empoisonné, le Ghanéen Nii Lamptey le reçoit en 1989, au lendemain d'un Mondial des moins de dix-sept ans qu'il éclabousse de toute sa classe malgré la concurrence de futures stars telles que Veron ou Del Piero. Or qui se souvient aujourd'hui de Nii Lamptey, étoile filante du football africain ?

Né en 1974 à Accra, il vit une enfance trauma-tisante. Son père, alcoolique, le bat, le torture parfois. Ses parents divorcent quand il a huit ans, mais son beau-père le chasse de la maison. Il trouve refuge dans une école de football tenue par des musulmans, se convertit à l'Islam. Son talent saute aux yeux. Il est appelé en équipe nationale cadets avec la réussite que l'on sait (finaliste en 1989, il remportera l'épreuve en 1991). Les Belges d'Anderlecht sont les plus prompts à l'enrôler. Lamptey quitte le Ghana*, seul. Il devient à seize ans le plus jeune joueur du championnat belge grâce à l'abaissement de l'âge de participation aux compétitions professionnelles. Il s'y montre si brillant que le PSV Eindhoven, alors grand d'Europe, l'enrôle en 1993. Entre-temps, l'intenable attaquant effectue ses grands débuts chez les Black Stars aux côtés d'Abedi Pelé* et d'Anthony Yeboah, perdant aux tirs au but la finale de la CAN* 1992, et aide le Ghana à conquérir la première médaille africaine de l'histoire des jeux Olympiques en football (bronze à Barcelone en 1992). On le croit sur la voie royale ; son ascension est déjà terminée. Piégé par un contrat d'exclusivité naïvement signé avec un agent italien véreux, il quitte le PSV à la surprise générale après une seule saison pour l'Angleterre et Aston Villa, club bien

moins prestigieux... mais autrement lucratif pour l'agent. La suite se passe de commentaire : Coventry, Venise, Santa Fe (Argentine), Ankara, Leiria (Portugal), Greuther Fürth (D2 allemande), Shandong (Chine), Al Nasr (Arabie Saoudite)... Un incommensurable gâchis. Sa vie personnelle est également tragique : la star déchue perd deux de ses quatre enfants en bas âge et ne peut faire rapatrier leurs corps, qui reposent en Argentine et en Allemagne. Avec son épouse et ses deux enfants, Nii Lamptey est aujourd'hui rentré au pays, non sans une ultime et improbable escale en Afrique du Sud*, au Jomo Cosmos. Il a créé au Ghana un institut scolaire pour les enfants défavorisés et garde un œil sur ce football qu'il n'a jamais cessé d'aimer. Son parcours, il l'assume avec courage et dignité : au mot de perdant, il préfère celui de survivant.

Lechantre (Pierre)

Le sélectionneur du Cameroun* victorieux de la CAN 2000. Ancien bon joueur professionnel français (Sochaux, Monaco, Laval, Lens, Marseille, Reims, Red Star...) dans les années 1970 et 1980, Pierre Lechantre devient entraîneur, d'abord en région parisienne, puis à la Fédération française de football, où il est également instructeur. Inconnu au niveau international, il fait le grand saut en 1999 avec une double casquette : patron des Lions Indomptables et directeur technique du football camerounais. Le succès est immédiat avec un titre continental décroché au Nigeria* à l'issue d'une finale de légende face aux Super Eagles (2-2, 4 tirs au but à 3). Victime d'une lutte d'influence, ce technicien chaleureux et compétent est progressivement débarqué de ses fonctions. C'est en simple DTN qu'il voit le Cameroun sacré champion olympique à Sydney avant d'être carrément remercié en 2001. Il rebondit dans le golfe Persique puis revient entraîner en Afrique: sélection du Mali, MAS de Fès (Maroc) et, entre l'automne 2009 et avril 2010, Club africain de Tunis, d'où il a été limogé après une élimination précoce de la Ligue des champions.

Lemerre (Roger)

Le seul technicien à pouvoir se prévaloir d'un titre de champion d'Europe et de champion d'Afrique. Défenseur international français à la fin des années 1960 (six sélections) puis entraîneur (Red Star, Lens, Paris FC, Strasbourg...), il découvre le continent en passant une saison à la tête de l'Espérance de Tunis*, en 1983. Imagine-t-il alors qu'il reviendra vingt ans plus tard pour mener les Aigles de Carthage à la consécration ? Impossible à dire, tant l'homme peut apparaître lunaire. Ce qui n'empêche pas Roger Lemerre d'être étroitement lié aux plus belles pages de l'histoire des Bleus. Champion du monde avec l'équipe de France militaire en 1995, il est l'adjoint d'Aimé Jacquet lors de la Coupe du monde 1998. Quand Jacquet se retire, il prend légitimement sa succession et dirige la sélection victorieuse de l'Euro 2000 et de la Coupe des Confédérations en 2001. La France marche alors sur l'eau... pour mieux se noyer au Mondial sudcoréen en 2002. Lemerre est remercié. Sa traversée du désert sera courte puisqu'il retrouve dans la foulée la Tunisie*, où il hérite du poste de sélectionneur de l'équipe nationale. Il y restera six ans, record absolu, remportant la CAN* 2004 organisée au pays et réalisant un travail unanimement salué de structuration du football local. Souvent cassant, pour ne pas dire éruptif avec la presse (il agresse notamment sur la pelouse de Radès, juste après la finale de la CAN 2004, un caméraman de TF1 jugé trop collant), intransigeant sur ses prérogatives, son contrat s'arrête à l'été 2008. Il prend alors la direction des Lions de l'Atlas, la sélection marocaine, mais la collaboration s'interrompt au bout de quelques mois seulement, les résultats sportifs et la communication laissant fortement à désirer. Alors qu'on le pense mûr pour une retraite bien méritée, Roger Lemerre accepte fin 2009 le poste d'entraîneur d'Ankaragücü, un mal-classé du championnat turc. « Si mon chapeau savait pour qui je vote, je brûlerais mon chapeau », a déclaré un jour ce technicien aux aphorismes aussi décalés que son comportement. Ce qui n'enlève rien à son remarquable palmarès.

Le Roy (Claude)

Un personnage à part dans l'histoire du football continental. Technicien humaniste et lettré, passionné par le football africain et l'Afrique en général, il reste célèbre pour avoir conduit le Cameroun* à la victoire lors de la CAN* 1988 même s'il a dirigé depuis, avec de solides résultats à la clef, le Sénégal*, la République démocratique du Congo (RDC) et le Ghana*.

Né en 1948, Claude Le Roy fait une honnête carrière de joueur professionnel en D1 et D2 françaises. Fils d'un instituteur ayant soutenu la cause de l'indépendance algérienne, il quitte l'Hexagone en 1985 après avoir coaché Amiens et Grenoble. Le coup de foudre avec le continent noir est immédiat, d'autant que son arrivée coïncide avec l'apogée de la génération des Milla*, Bell* et autre Kunde. Vice-champion d'Afrique pour sa première Coupe d'Afrique en 1986, il décroche le titre deux ans plus tard au Maroc. Celui qui se surnomme parfois « l'homme aux semelles de vent », référence au poète français Arthur Rimbaud, entame alors son parcours de globe-trotter et de découvreur de talents. Avec le Sénégal (1988-1992), il atteint les demi-finales de la CAN 1990. Avec la République démocratique du Congo (2004-2006), dans des conditions difficiles, il joue les quarts de finale de la CAN 2006. Avec le Ghana (2006-2008), il rate de peu le podium de la CAN 2008. Sans oublier une phase finale de Coupe du monde 1998 à la tête des Lions Indomptables pour une élimination amère dès le premier tour, des passages en Malaisie (équipe nationale), Angleterre (Cambridge), Chine (Shanghai), avant de poser ses valises au sultanat d'Oman, dont il devient le sélectionneur en 2008...

Une trajectoire unique, presque sans faille. Presque : son mandat au RC Strasbourg (1998-2000) est entaché d'une affaire de transferts douteux dans laquelle il sera mis en examen en 2006. La simple évocation des faits consterne cet homme affable, qui clame haut et fort son innocence. En Afrique, son aura est intacte : il est régulièrement consulté et reconnu comme l'un des meilleurs spécialistes du football continental.

M

Madjer (Rabah)

Hormis le Tchecoslovaque Panenka et son penalty mollement piqué au centre, combien de footballeurs ont-ils légué leur nom à un geste technique universel ? Au niveau planétaire, on n'en voit qu'un : Rabah Madjer. Vienne, 27 mai 1987, finale de la Coupe d'Europe des clubs champions. Porto affronte le Bayern Munich. Les Allemands mènent 1-0 à douze minutes de la fin. Sur un centre de la droite, l'attaquant algérien, dos au but, laisse passer le ballon entre ses jambes et le reprend instantanément de demi-volée du talon opposé. Clameur dans le stade. Porto égalise, puis arrache la victoire dans la foulée sur une passe décisive du héros du soir. Les images de cette géniale inspiration feront le tour du monde : la « Madjer » deviendra rapidement une marque déposée, souvent imitée, rarement égalée. À part ça ? Rabah Madjer fut un immense footballeur.

Ballon d'or africain 1987, fréquemment cité parmi les dix meilleurs joueurs du continent toutes générations confondues, il n'est concurrencé au Panthéon du foot algérien que par son coéquipier Lakhdar Belloumi. Né à Alger en 1958, il débute sa carrière à Hussein Dey, le premier club national à atteindre la finale de la Coupe africaine des coupes (1978). Malgré les sollicitations, il y restera fidèle jusqu'en 1983, entamant un périple européen qui le mènera en France (Racing Paris, Tours), au Portugal (FC Porto, avec lequel il remporte également la Coupe intercontinentale 1987 en inscrivant le but décisif) et en Espagne (FC Valence). Il sera de toutes les campagnes glorieuses de la sélection: finaliste de la CAN* 1980, vainqueur de la CAN 1990 (seul succès de l'Algérie à ce jour), sans oublier évidemment la Coupe du monde 1982 en Espagne. Face à l'Allemagne, pour son entrée dans la compétition et sa

première phase finale, l'« EN » (équipe nationale) fait sensation en l'emportant 2-1. L'ouverture du score est signée Rabah Madjer, qui devient ainsi le premier buteur algérien dans l'histoire de l'épreuve. Il faudra un AllemagneAutriche au goût saumâtre (1-0, le score qualifiant les deux équipes) pour sortir ces épatants Fennecs dès le premier tour.

Avec cette pléiade d'honneurs, on a le droit de trouver l'après carrière de l'artiste, reconverti entraîneur, assez quelconque. Certes, Madjer a été appelé trois fois au chevet de la sélection algérienne entre 1994 et 2002. Mais ses passages ont été brefs et peu convaincants, à l'image d'une élimination dès le premier tour de la CAN 2002 au Mali. Limogé peu après, il en gardera une profonde amertume, exprimée dans de nombreuses interviews où il parle de lui-même à la troisième personne, façon Alain Delon. On mentionnera pour l'anecdote ses deux piges au Qatar pour poser la sempiternelle question: une légende du foot peut-elle faire un grand coach? À part Cruyff, la réponse est généralement négative. Rabah Madjer devra sans doute se contenter de rester célèbre dans le monde entier pour un geste de toute beauté. C'est déjà énorme.

Mandela (Nelson)

Sans lui, l'Afrique du Sud* n'aurait sans doute pas obtenu l'organisation de la Coupe du monde de football 2010. Inlassable combattant de l'apartheid (« vivre à part » en afrikaans), régime ségrégationniste en vigueur de 1948 à 1991, ce personnage majeur du xx^e siècle passe près de trente ans en prison avant d'être libéré le 11 février 1990 grâce, notamment, aux pressions insistantes de la communauté internationale. Quatre ans plus tard, le 27 avril 1994, dans un pays en liesse, il devient le premier président sud-africain démocratiquement élu. Alors que les festivités officielles battent leur plein, il se rend à l'Ellis Park de Johannesburg* pour soutenir les Bafana Bafana (surnom de l'équipe nationale) face à la Zambie* (victoire 2-1). Rejetant toute idée de vengeance contre les Afrikaners qui ont opprimé les Noirs durant près d'un demi-siècle, Nelson Mandela comprend immédiatement l'importance du sport dans sa

quête de réconciliation nationale. En 1995, le prix Nobel de la paix est le premier supporter des Springboks vainqueurs de la Coupe du monde de rugby, une discipline pourtant très « blanche ». L'année suivante, il est aux côtés du capitaine (blanc) Neil Tovey* pour fêter le succès sudafricain à la CAN* 1996. Une fois achevé son mandat présidentiel en 1999, Mandela consacre son énergie à diverses causes, dont l'obtention de la Coupe du monde de football. Il trouve à la Fédération internationale un interlocuteur attentif en la personne de Sepp Blatter, qui ne tarde pas à l'appeler « mon ami Madiba ». Le président de la FIFA a-t-il fait une promesse à Mandela, comme les concurrents malheureux de l'Afrique du Sud le déploreront en 2006 au terme d'un vote sans grand suspense ? Impossible de répondre de façon péremptoire. Mais le symbole a pesé de tout son poids, malgré une candidature technique objectivement inférieure à celle du Maroc, par exemple. Et quand les incertitudes feront rage sur les capacités de la « nation arc-en-ciel » à accueillir la compétition, Mandela sera toujours là, dépassant les années et la fatigue, pour donner un mot apaisant. En septembre 2008, Blatter effectue une tournée décisive en Afrique du Sud. Celle-ci inclut une halte chez le nonagénaire, à qui il remet une réplique du trophée. C'est le moment choisi pour mettre fin au suspense. « La première Coupe du monde africaine est une réalité », déclare le dirigeant suisse à son hôte. Depuis, le comité exécutif de la FIFA s'est réuni à Robben Island, où Mandela a été incarcéré durant près de trois décennies. Et Blatter a défini le grand homme comme « le meilleur symbole de l'humanité africaine ». Dans le dossier Coupe du monde 2010, personne ne pouvait battre Nelson Mandela.

Maroc

À la veille de la première Coupe du monde sur le sol africain, le Maroc fête le cinquantième anniversaire de son appartenance au concert international (affiliation à la FIFA en 1960). Où sont passés les Lions de l'Atlas, cadors du foot africain ? Portés disparus. Non seulement ils n'honoreront pas le rendez-vous, mais ils n'ont même pas réussi à se qualifier pour la CAN* 2010. Terrible camouflet pour

un pays champion d'Afrique en 1976, huitième de finaliste de la Coupe du monde 1986 et... challenger malheureux de l'Afrique du Sud* pour l'organisation du Mondial. Malgré le talent des espoirs locaux et des expatriés européens, au premier rang desquels l'attaquant Marouane Chamakh, la sauce ne prend plus. Les staffs techniques, plus ou moins compé-tents, valsent au gré des humeurs de la Fédération, les clans et les ego divisent la sélection. Le mal semble d'autant plus profond que les 30 millions de sujets du royaume chérifien sont habitués aux générations dorées : celle de Mohamed Houmane et Maouhoub Ghazouani, premiers buteurs marocains en Coupe du monde, en 1970 au Mexique ; du *goleador* historique Ahmed Faras, Ballon d'or africain en 1975 et vainqueur de la CAN 1976 en Éthiopie ; de l'icône bastiaise Merry Krimau, qui rate d'un cheveu les quarts de finale du Mondial 1986 (but victorieux de Matthaüs à la 89^e minute de Maroc-RFA) ; du capitaine et défenseur Nourredine Naybet (recordman des sélections avec cent quinze capes), satisfaction africaine du Mondial 1998 malgré une cruelle élimination dès le premier tour avec les solistes Mustapha Hadji (Ballon d'or africain cette année-là) et Salaheddine Bassir ; enfin celle des chatoyants Chamakh, Y. Hadji et Zaïri, échouant en finale de la CAN 2004 après un parcours digne d'éloges. Une pléiade de footballeurs d'exception pour un palmarès bien mince au final, si l'on excepte des titres de seconde zone comme les Jeux Méditerranéens ou de la Francophonie. De la prise de conscience de cet étonnant décalage découle peut-être une partie de la solution, car les clubs marocains ont parallèlement remporté de nombreuses Coupes d'Afrique, à l'image du Raja Casablanca*, triple champion continental, du WAC ou encore des FAR de Rabat, autant d'institutions disposant d'infrastructures dignes de bons clubs européens et d'un soutien populaire de premier ordre. Alors, quand les Lions vont-ils se réveiller pour de bon ?

Milla (Albert Roger Miller, dit Roger Milla)

Synonyme de football africain. Ballon d'or continental en 1976 et... en 1990, quatorze ans plus tard. Double champion d'Afrique en

1984 et 1988. Meilleur buteur des CAN* 1986 et 1988. Plus de cent capes sous le maillot des Lions Indomptables du Cameroun*, à une époque où les sélections jouaient moins fréquemment qu'aujourd'hui. Plus vieux buteur de l'histoire de la Coupe du monde à quarante-deux ans et un mois. Premier joueur africain à avoir disputé trois phases finales de Coupe du monde (1982, 1990, 1994), dont deux après son propre jubilé ! Joueur africain du siècle, selon le quotidien sportif français *L'Équipe* (2001). Footballeur africain des cinquante dernières années, selon l'hebdomadaire *France Football* (2004) et la Confédération africaine de football (2007). Joueur camerounais du siècle, selon les historiens de l'IFFHS. Le tout après une carrière en club sans véritable sommet !

Albert Roger Miller voit le jour en mai 1952 à Yaoundé*. Fils de cheminot, il fait de prometteurs débuts avec les Léopards de Douala, champions du Cameroun en 1972. Mais c'est dans sa ville natale qu'il explose, sous le maillot prédestiné du Tonnerre. Il y remporte en 1975 son premier trophée international, la toute nouvelle Coupe d'Afrique des vainqueurs de coupes. Ses dribbles infernaux et son sens du but font déjà des ravages, même si le jeune homme, encore amateur, travaille durant la journée. Ses apparitions en équipe nationale renforcent sa cote, son premier Ballon d'or la bétonne : à vingt-cinq ans, celui qui est devenu Roger Milla (« Ça sonne plus africain », assure-t-il) tente l'aventure profession-nelle en Europe.

C'est dans le Nord de la France, à Valenciennes, qu'il atterrit en 1977. Il y découvre la neige et les chausse-trapes. Sous-payé, sous-utilisé, sousconsidéré, il met cap au sud et signe à l'AS Monaco deux ans plus tard. Passage éphémère. Encore plus au sud, le voilà à Bastia, où il restera quatre ans (1980-1984) et s'affirmera comme un solide avant-centre de D1, soulevant la Coupe de France 1981. Mais Roger Milla est souvent, trop souvent au goût de ses dirigeants, en déplacement avec les Lions Indomptables. Pour la bonne cause, aurait-on envie de leur dire aujourd'hui...

En 1982, en Espagne, les néophytes camerounais de Jean Vincent sont éliminés sans perdre un match. Milla marque même face au Pérou ce qu'on croit être le but de la qualification. Las, celui-ci est refusé, l'Italie passe et sera la reine du tournoi. Deux ans plus tard, il conquiert sa première CAN aux côtés des Nkono*, Kunde et

Abega. Il récidivera en 1988, avec en prime le titre de meilleur buteur. Bye-bye la Corse: il signe à Saint-Étienne, alors en D2, pour aider les « Verts » (1984-1986) à remonter dans l'élite du foot français. Puis il file à Montpellier avec la même mission. Celui qu'on n'appelle pas encore le « Vieux Lion » a déjà trente-quatre ans; il va connaître dans l'Hérault (1986-1989) sa première véritable histoire d'amour avec un club de l'Hexagone. Le président Louis Nicollin l'accueille à bras ouverts, lui offre un bon salaire et une reconversion. Il n'aura pas à le regretter: la Paillade monte en D1, et l'efficace Camerounais lui restera longtemps fidèle, entraînant les jeunes et favorisant l'arrivée de nombreux joueurs.

Entre-temps, en 1988, Roger Milla fête son jubilé au Cameroun. Une semaine de liesse, plus de 100 000 personnes pour saluer l'idole. Fin de l'histoire ? C'est ce que tout le monde croit. En 1989, l'attaquant s'offre une dernière pige dans le modeste championnat réunionnais. Mais la Coupe du monde en Italie arrive, et les Lions Indomptables sont qualifiés. Faut-il rappeler le semi-retraité ? La question sera tranchée au sommet de l'État camerounais : le presque quadragénaire fera partie des vingt-deux. L'histoire est en marche. Joker fatal, Milla assomme la Roumanie en dix minutes (2-1) et propulse les siens en huitièmes de finale, fêtant sa joie d'une *makossa* (danse africaine) lascive près du poteau de corner qui entrera dans la légende. Rebelote face à la Colombie : entré en jeu tardivement, il réussit un nouveau doublé durant la prolongation. Le deuxième but est le plus célèbre. Il chipe le ballon dans les pieds du fantasque Higuita, le gardien colombien, imprudemment sorti de sa cage, et marque dans le but vide. Pour la première fois, une équipe africaine atteint les quarts de finale de la Coupe du monde. Face à l'Angleterre, les Camerounais frôleront l'exploit avec un Milla cette fois passeur décisif. Insuffisant toutefois. Après avoir mené 2-1, ils devront s'incliner au bout du suspense (3-2 après prolongation). Mais les Lions Indomptables, rayons de soleil d'un tournoi morose, décomplexent pour toujours le football africain.

Star internationale à trente-huit ans, exemple unique dans le monde du sport, le « Vieux Lion » peut alors se retirer dignement. Sauf que l'envie est toujours là. Alors il entretient sa forme, au cas où... Et l'impensable se produit en 1994 : au sein d'une équipe en

pleine déconfiture, il inscrit l'unique but camerounais face à la Russie (défaite 6-1) et devient, à 42 ans et 39 jours, le buteur le plus âgé de l'histoire de la Coupe du monde. Il y aura un ultime post-scriptum exotique à cette délirante fin de carrière : un contrat de deux ans en Indonésie dans le club de Pelita Jaya avant de tirer sa révérence, pour de bon cette fois. À quarante-quatre ans.

Personnalité africaine aussi populaire qu'influente, Roger Milla partage désormais son temps entre ses fonctions d'ambassadeur itinérant du Cameroun et des Nations unies (contre le SIDA et le paludisme). Il garde un œil acéré sur le football, n'hésitant pas de son inimitable voix rocailleuse à dénoncer les privilèges des techniciens étrangers en Afrique ou à donner son avis (souvent tranché) sur la marche de l'équipe nationale ou du foot africain. « C'est toute la CAF qui doit démissionner », gronde-t-il après le mitraillage du bus du Togo en janvier 2010. Après tout, il a bien gagné le droit de dire ce qu'il pense...

M'Pelé (François)

L'un des plus fameux footballeurs de la République du Congo*. Né en 1947, il remporte la CAN* 1972 avec la grande équipe des « Diables Rouges » et atteint les demi-finales deux ans plus tard. Attaquant redoutable, il mène parallèlement une belle carrière en France, à Ajaccio (1968-1973), au Paris Saint-Germain (1973-1979), où il côtoie notamment Mustapha Dahleb, à Lens (1979-1981) et au Stade Rennais (1981-1982). Esprit vif, regard perçant, François M'Pelé est un observateur de choix du football africain. Il a commenté de nombreuses CAN pour divers médias.

N

Ndaye (Pierre Mulamba)

Grandeur et décadence. Symbole de l'équipe mythique des Léopards du Zaïre*, double championne d'Afrique (1970 et 1974) et première sélection noire à représenter le continent en Coupe du monde (1974 en Allemagne), il détient le record du nombre de buts inscrits lors d'une phase finale de CAN* : neuf en 1974, en Égypte*. Mais Pierre Mulamba Ndaye, c'est aussi une histoire tragique, celle d'un pays devenu fou. Né en 1948 à Luluabourg (aujourd'hui Kananga), il subit d'abord les pressions de divers dirigeants locaux, tous désireux d'enrôler celui que l'on surnomme « Mutumbula », le tueur. Des surfaces, évidemment. On l'emmène à Kinshasa pour rejoindre les rangs de l'AS Vita-Club, avec qui il remportera la Coupe d'Afrique des champions (1973). Puis vient la débâcle du Mondial 1974. Minés par des luttes d'influence et des malversations en coulisses, les Léopards sont humiliés par la Yougoslavie à Gelsenkirchen (9-0). Mulamba est injustement expulsé, l'arbitre se trompant de fautif. Il est suspendu un an de compétitions internationales. De retour au Zaïre, il se voit interdit de monnayer son talent à l'étranger, victime d'une lubie nationaliste de Mobutu, furieux de la tournure des événements. Sa carrière décline en même temps que les résultats de la sélection. En 1994, il se rend à Tunis pour recevoir l'ordre du mérite de la CAF*, vingt ans après son exploit égyptien. À son retour, il est sauvagement agressé par des militaires qui réclament sa médaille et son éventuelle prime. Balancé d'un pont après avoir reçu deux balles dans la jambe, il est laissé pour mort et sauvé par des gamins des rues. Une amie de la famille le reconnaît dans un mouvoir. Un chirurgien lui évite l'amputation. Deux ans après, il fuit ce Zaïre qui ne s'appelle pas encore République démocratique du Congo. On annoncera plusieurs fois sa

mort avant de le retrouver, bel et bien vivant, au Cap, modeste émigré de l'importante diaspora congolaise en Afrique du Sud*. Pierre Mulamba Ndaye devrait faire l'objet en 2010 d'une biographie (préfacée par Yannick Noah) et d'un documentaire lui rendant enfin justice.

Nigeria

Ou l'histoire turbulente du football dans le pays le plus peuplé d'Afrique (130 millions d'habitants). Des pages de gloire comme la médaille d'or olympique à Atlanta en 1996 ou les deux titres de champion d'Afrique (1980, 1994). Des individualités légendaires (Chukwu, Odegbami, Yekini*, Amunike, Lawal, Oliseh, Kanu*, Ikpeba, Okocha*...). Un jeu parfois irrésistible. Mais aussi de brutales coupures de courant : début 1996, les responsables nigériens boycottent la CAN* à la dernière minute, officiellement inquiets de l'insécurité régnant en Afrique du Sud* (prétexte masquant les tensions politiques entre Mandela* et la junte militaire au pouvoir à Abuja) ; ils sont suspendus par la CAF*. Conséquence, en 1999, alors que la génération Kanu rayonne, le Nigeria tombe à la 82^e place au classement FIFA. Un gâchis dont le pays des Super Eagles semble coutumier, régulièrement rattrapé par l'individualisme exacerbé de nombreux joueurs, leur excès de confiance, les querelles interethniques ou interreligieuses dans le vestiaire, ou encore les caprices et autres turpitudes de dirigeants peu inspirés qui changent de sélectionneur comme de chemise : dix-huit en vingt ans, équitablement répartis entre techniciens locaux et « sorciers blancs ». Record du monde ?

Dans ce contexte, pas question de construire quoi que ce soit sur le long terme ; on s'en remet aux talents, à la forme et l'humeur du moment. Un gâchis en regard du gigantesque réservoir à disposition. D'autant que le Nigeria obtient de brillants résultats chez les jeunes (malgré de réels doutes sur l'âge de certains joueurs), trois fois champions du monde des moins de dix-sept ans (1985, 1993 et 2007) et vice-champions du monde juniors à deux reprises. Et n'a pas à rougir des performances de ses clubs, cinq d'entre eux

ayant remporté au moins une Coupe d'Afrique (Enyimba*, BCC Lions, Enugu Rangers, Shooting Stars, Bendel Insurance) en dépit d'un éveil tardif (premier succès en 1976).

Mais il ne faut pas le cacher : on attend bien plus des représentants de cette ex-colonie britannique, venue très tôt au football et ayant possédé dès les années trente une équipe « nationale ». Géant d'Afrique, le Nigeria n'est jamais allé plus loin que les huitièmes de finale de la Coupe du monde (1994, 1998). Il semble parfois se repaître du minimum syndical, champion des victoires à la CAN... en finale pour la troisième place : quatre lors des cinq dernières éditions ! Et que dire des trois « grandes » finales perdues face au même Cameroun*, en 1984, 1988 et 2000 ? Les Super Eagles ont les moyens de planer tellement plus haut...

Nkono (Thomas)

Premier gardien de but sacré Ballon d'or africain (en 1979, il récidivera en 1982), le Camerounais Thomas Nkono a laissé une trace profonde sur le continent. En 1982, en plein Mondial espagnol, il se permet de bloquer un tir péruvien d'une main avant de faire passer le ballon derrière son dos, le récupérer de l'autre main et dégager dans la foulée ! La planète foot découvre alors un homme déjà célèbre en Afrique.

Né en 1955 à Dizangue dans une famille de huit enfants, il s'affirme dans les équipes de Yaoundé* : au Tonnerre, il conquiert avec Roger Milla* la Coupe des coupes en 1975 ; au Canon, il est sacré deux fois champion d'Afrique (1978, 1980) et remporte une nouvelle Coupe des coupes (1979). Son extraordinaire maîtrise nerveuse et technique dégoûte les attaquants les plus coriaces. Rempart des Lions Indomptables, il entame une concurrence effrénée avec un autre cador des filets, Joseph-Antoine Bell*. Entre les deux, l'émulation joue à plein. Bell est le plus prompt à s'expatrier (en Égypte*), mais fort de ses prestations étincelantes à la Coupe du monde (un seul but encaissé en trois matchs), « Tommie » est à l'été 1982 le premier gardien noir africain titulaire dans un grand championnat européen. Le bail qu'il signe avec

l'Espanyol Barcelone durera quasiment une décennie (1982-1991). Jamais il ne perdra sa place, hissant même le club en finale de la coupe de l'UEFA en 1987. La glorieuse campagne camerounaise de 1990, achevée aux portes des demi-finales de la Coupe du monde, sera le point d'orgue d'un parcours international également marqué par une victoire à la CAN* 1984. Après un ultime contrat... en Bolivie, au Bolivar La Paz (1994-1997), où il fait un tabac, Thomas Nkono rentre au pays. Il intègre naturellement le staff de l'équipe nationale, en charge des gardiens.

En 2002, il se trouve au centre d'un imbroglio aussi bizarre que choquant avant la demi-finale de CAN entre le Mali et le Cameroun, à Bamako. Semblant inspecter le terrain, il est soudain empoigné, partiellement déshabillé et menotté par la police locale, qui le soupçonne de vouloir dissimuler une amulette ou quelque poudre magique sous la pelouse. Le chef de l'État malien en personne interviendra pour clore l'incident. Depuis, Thomas Nkono va et vient au gré des résultats des Lions et des luttes de pouvoir en coulisses, auxquelles il n'est parfois pas étranger. Père spirituel d'Idriss Carlos Kameni, qu'il a installé en héritier dans les buts de l'Espanyol et qu'il soutient contre vents et marées en sélection, il est revenu en Catalogne en 2003 à l'appel de Luis Fernandez pour sauver le club de la relégation. Mission accomplie.

Ambassadeur des Nations unies, idole de l'emblématique gardien italien Gianluigi Buffon au point que celui-ci prénommera son fils Thomas (« Au Mondial 1990, j'étais un supporter inconditionnel des Lions Indomptables. Nkono me fascinait. Il avait une façon exceptionnelle d'interpréter le rôle de gardien de but. Il faisait 40 °C et il jouait en survêtement. Il était décontracté, facile. Il conservait d'irrésistibles miettes de légèreté dans tout ce qu'il faisait. Nkono a changé le cours de ma carrière et forcément de ma vie. De milieu de terrain, je suis devenu portier afin de suivre les traces de mon idole. Le prénom de mon fils lui est dédié », confiera Buffon), quel sera le prochain défi du « Roi Noir »?



Okocha (Augustine, dit « Jay-Jay »)

L'un des footballeurs les plus brillants et spectaculaires des trente dernières années... quand il en avait envie. Né à Enugu en 1973, Augustine Okocha est repéré par les dirigeants du modeste club de Neunkirchen alors qu'il passe des vacances en Allemagne. Nous sommes en 1990. Le milieu de terrain nigérian entame une carrière de quinze ans en Europe. C'est à l'Eintracht Francfort qu'il explose (1992-1996), inscrivant notamment le but de l'année 1993 à un Oliver Kahn médusé. Dribbles chaloupés, feintes diaboliques, vision du jeu chirurgicale, frappe monstrueuse, coups francs d'orfèvre : tous les ingrédients sont déjà réunis pour en faire un joueur d'exception, d'autant que « Jay-Jay » flambe également avec les Super Eagles du Nigeria*, champions d'Afrique 1994 et médaillés d'or olympiques deux ans plus tard. Etoile montante en Allemagne, il répond à l'appel de Fenerbahce à l'été 1996. En deux saisons en Turquie, il devient une star, empilant les buts d'anthologie et jouant volontiers le jeu des médias. Naturalisé, Okocha hérite du nom de Muhammet Yavuz.

À la Coupe du monde 1998, il crève l'écran face à l'Espagne (victoire 3-2 du Nigeria). Membre du onze type de la compétition, il attise les convoitises. Au plus grand dépit des supporters turcs, c'est finalement le Paris Saint-Germain qui enlève le morceau pour plus de 100 millions de francs, record absolu à l'époque pour un joueur africain et pour la D1 française en général. Le bilan de ses quatre saisons hexagonales (1998-2002) est mitigé. Okocha alterne fulgurances (un but de près de 40 mètres pour son premier match à Bordeaux) et prestations quelconques. Il ne remporte aucun trophée ; son palmarès en club restera d'ailleurs désespérément vierge. Après avoir transmis le flambeau à Ronaldinho, il file en

Angleterre, à Bolton (2002-2006), où il vit ses ultimes moments forts en club.

Capitaine des « Wanderers », il l'est également en sélection. Troisième de la CAN* 2004 en Tunisie, « Jay-Jay » est élu meilleur joueur du tournoi. De plus en plus fragile physiquement, il arrête le foot en 2008 après deux passages au Qatar et à Hull City, qu'il aide à monter en Premier League pour la première fois de son histoire centenaire. L'artiste, qui a publié en 2004 un DVD de conseils techniques aux apprentis footballeurs, ne risque pas de tomber dans l'oubli : sur Internet, de nombreux sites et forums lui vouent un culte tenace et se demandent pourquoi l'homme à la voix de baryton et aux allures de Droopy n'a jamais été sacré joueur africain de l'année. Difficile de leur donner tort, malgré l'intermittence de son génie.

Orlando Pirates

Le seul club sud-africain à exposer dans sa vitrine la Coupe d'Afrique des champions, conquise en 1995 aux dépens des Ivoiriens de l'ASEC Mimosas* (2-2, 1-0) avec l'ossature de l'équipe qui allait remporter la CAN* un an plus tard. Les Boucaniers, fondés en 1937 dans la township de Soweto, près de Johannesburg*, comptent les supporters les plus fidèles du pays avec ceux de leurs voisins des Kaizer Chiefs, club fondé par l'ancienne gloire (et ancien joueur des Pirates) Kaizer Motaung. Sorte d'OM-PSG à la sauce locale, les derbys entre les deux rivaux déchaînent les passions. Hormis un trou en 2008 (8^e), les hommes de l'emblématique président Irvin Khoza ont toujours terminé dans les cinq premiers du championnat depuis quinze ans, remportant deux titres en 2001 et 2003. En bons pirates, leur emblème est une tête de mort ; ils jouent en blanc à l'extérieur, d'où le surnom générique de leurs supporters, les « fantômes ».

Oryx Douala

Le premier nom sur la liste des champions d'Afrique. C'était en 1964, à l'issue d'une finale inaugurale remportée 2-1 à Accra face au Stade malien. L'apogée d'une équipe emmenée par le légendaire Samuel Mbappe Lepe, dit « Maréchal », mort en 2009. Entre 1961 et 1970, l'« Oryx » (sorte de gazelle) domine le football camerounais: cinq titres, trois Coupes nationales. Mais le club de la métropole côtière, miné par les querelles internes, s'enfonce progressivement dans les sables mouvants. Il n'est plus apparu en première division depuis trois décennies.

P

Pelé (Abedi Ayew, dit Abedi Pelé)

L'un des plus grands joueurs à n'avoir jamais pris part à la Coupe du monde. Milieu de terrain vedette de l'Olympique de Marseille du début des années 1990, capitaine des Black Stars du Ghana*, Abedi Ayew, mondialement connu sous le nom d'Abedi Pelé (en rapport évidemment avec le génie brésilien), est aujourd'hui encore synonyme de vitesse, de technique, d'inspiration. Et ses enfants marchent sur ses traces...

Né en 1962 à Oko, dans les faubourgs d'Accra, très vite prometteur sous le maillot du Real Tamale United, il est de l'équipe ghanéenne championne d'Afrique en 1982. L'étranger le réclame, mais les chemins de la gloire seront plus sinueux que prévu. Première étape au Qatar, à Al Sadd, puis au FC Zurich. Échec. Passage au Bénin, à l'AS Dragons. Retour à Tamale. Quatre ans ont passé ; le temps presse. Après la CAN* 1986, c'est en France que la carrière d'Abedi Pelé décolle enfin. Il se révèle chez les Chamois Niortais, alors en D1. Douze buts sensationnels plus tard, dont un retourné acrobatique resté dans les mémoires, c'est à Mulhouse, autre sans-grade de l'élite hexagonale, qu'il atterrit. L'Olympique de Marseille de Bernard Tapie sent le bon coup. À l'hiver 1988, il débarque sur la Canebière, mais ne convainc personne. Trop tendre. Neuf mois plus tard, il traverse la France, direction Lille, où il va flamber durant près de deux saisons, disputant cinquante-deux matchs et inscrivant vingt et un buts. Devenu une valeur sûre du championnat, le petit meneur de jeu (1,73 m) a désormais les épaules assez larges pour Marseille. Il y brillera durant trois saisons, écrivant les plus belles pages de l'histoire de l'OM et raflant trois Ballons d'or africains consécutifs de 1991 à 1993. Membre du « trio magique » avec Waddle et Papin, Pelé joue un rôle décisif dans

l'ascension européenne du club provençal. Il est de la fameuse épopée de 1991, achevée dans les larmes en finale à Bari malgré l'élimination historique du Milan AC en quart de finale. Deux ans plus tard, le 26 mai 1993, le Ghanéen tire le fameux corner sur la tête de Basile Boli et offre au football français sa seule Ligue des champions à ce jour. Deux titres de champion de France (1991, 1992) compléteront son palmarès marseillais. Abedi Pelé quitte le club au moment où éclate l'affaire VA-OM, qui met un terme à l'époque Tapie. Après une saison à l'Olympique Lyonnais, il choisit l'Italie et le FC Torino (1994-1996), puis l'Allemagne et Munich 1860 (1996-1998) avant de boucler son parcours de globe-trotter aux Émirats (1998-2000).

Il sera moins heureux en équipe nationale. Certes, il est vice-champion d'Afrique en 1992, éclaboussant le tournoi de toute sa classe. Mais le carton jaune reçu en demi-finale face au Nigeria* le prive de l'interminable finale perdue aux tirs au but face à la Côte d'Ivoire (0-0, onze tirs au but à dix). Capitaine emblématique des Black Stars, il n'ira jamais plus haut, tirant sa révérence après la CAN 1998, fort de soixante-treize sélections et trente-trois buts, record à battre.

Son après-carrière sera étroitement liée au football. Superstar en Afrique, polyglotte, vif et chaleureux, Abedi Pelé intègre les instances internationales. Il fait partie de la commission des joueurs, tant à la FIFA qu'à la CAF. Il mène campagne en faveur de la candidature sudafricaine à la Coupe du monde 2010, participe à de multiples matchs de charité et monte parallèlement sa propre école de foot sous la forme d'un club créé de toutes pièces, le Nania FC. Une belle réalisation entachée de gênants soupçons de corruption en 2007, après une victoire sur le score hallucinant de 31-0 en championnat de D2. Scandale retentissant, cette affaire sera classée pour vice de procédure. Très maladroit dans sa défense (« Même si le score peut faire écarquiller les yeux, il n'y a pas de preuve formelle », lâchera-t-il), le premier sportif décoré de l'Ordre de Volta, plus haute distinction ghanéenne, peut désormais observer l'évolution de sa talentueuse progéniture : André Ayew, champion du monde des moins de vingt ans en 2009 et finaliste de la CAN 2010 avec son demi-frère, le milieu de terrain Abdul Rahim. Sans oublier

Jordan, ailier prometteur de la réserve de l'OM. Une dynastie footballistique inédite dont le propre frère d'Abedi, Kwame Ayew, attaquant international dans les années 1990, fait également partie.

Pfister (Otto)

Le plus célèbre représentant d'une confrérie méconnue : celle des entraîneurs allemands en Afrique. Des baroudeurs au sens noble du terme, humanistes, passionnés par leur métier et ouverts sur le monde. Après les indépendances, la République fédérale d'Allemagne (RFA) développe une ambitieuse politique de coopération sportive avec de nombreux pays africains, proposant gracieusement les services de ses techniciens. Certains, tel Pfister, vont se fondre dans le paysage. Né en 1937, il débarque au Rwanda* en 1972. En près de quarante ans, il va diriger des sélections ou des clubs au Burkina Faso, au Sénégal*, en Côte d'Ivoire*, au Zaïre*, au Ghana*, en Égypte*, en Tunisie*, au Togo* et au Cameroun* ! Parmi les pionniers, on peut également citer l'affable Peter Schnittger, qui entraîne les Éléphants de Côte d'Ivoire dès la fin des années 1960 avant d'officialier, toujours comme sélectionneur, au Cameroun, en Éthiopie*, à Madagascar, au Bénin et au Sénégal ; Gottlieb Göller, l'homme qui mène le Togo à ses trois premières phases finales de CAN ; ou encore Burkhard Ziese, spécialiste des pays d'Afrique anglophone. Autant de professionnels qui ont contribué à l'essor du football africain, principalement aux côtés des Français, des Portugais et des ressortissants d'Europe de l'Est (exYougoslavie, Roumanie...) à une époque où les régimes pro-communistes étaient nombreux sur le continent.

Pokou (Laurent)

Il aura fallu toute la persévérance de Samuel Eto'o* pour déposséder l'attaquant ivoirien de son cher record : celui du nombre de buts marqués en phases finales de CAN*. Avec quatorze réalisations en seulement deux éditions, le « Just Fontaine africain » pensait être tranquille pour longtemps. Il le sera resté trente-huit ans

avant d'être dépassé par son successeur camerounais, désormais crédité de dix-huit buts en six Coupes d'Afrique des nations. Mais l'empreinte laissée par le natif d'Abidjan (en 1947) demeure profonde sur le continent, avec un surnom affectueux : « l'homme d'Asmara ».

À la CAN 1968 en Éthiopie, l'avant-centre de l'ASEC* fait un carton avec les Éléphants : six buts, dont un doublé en demi-finale face au Ghana*. Les Ivoiriens s'inclinent pourtant (4-3) et prennent la troisième place. Pokou est la meilleure gâchette du tournoi. Il récidive deux ans plus tard, au Soudan, grâce à un exploit encore inégalé celui-ci : un quintuplé en match de poule face à l'Éthiopie (6-1) qui lui vaut son surnom, référence à l'ancienne capitale coloniale éthiopienne. Il marque en tout huit buts lors du tournoi, mais son équipe échoue une nouvelle fois en demi-finales. Son heure de gloire en sélection est passée.

Laurent Pokou est également un pionnier du football ivoirien dans le championnat de France. Transfuge de l'ASEC d'Abidjan, il atterrit à Rennes fin 1973, l'industriel breton François Pinault s'étant montré plus convaincant que ses prestigieux homologues marseillais ou nantais. Ses débuts sont tonitruants (8 buts en 14 matches) et Rennes se maintient en D1. La suite est parfois éclatante, mais l'attaquant se blesse gravement en 1975 et reste un an et demi sans jouer. Malgré une saison à Nancy aux côtés de Michel Platini (1977-1978) et un dernier détour par Rennes marqué par une sombre histoire d'agression d'arbitre qu'il a toujours niée, il rentre au pays et tire sa révérence en 1980 avec les « Mimos ». Entraîneur éphémère, l'« homme d'Asmara » lâche le ballon rond avant de resurgir comme dirigeant à la Fédération ivoirienne de football. Ce qui ne l'empêche pas d'être violemment molesté en avril 2008 par les forces de l'ordre ivoiriennes lors d'un contrôle de routine. Accompagné d'un impressionnant aréopage de personnalités, le chef de l'État Laurent Gbagbo se déplace en personne pour présenter ses excuses à ce « symbole de la République ». On ne saurait mieux résumer l'importance et la popularité de Laurent Pokou en Côte d'Ivoire*. Hormis peut-être dans la préface de cet ouvrage, sous la plume d'un de ses plus fervents admirateurs : Didier Drogba.

R

Raja Club Athletic de Casablanca

Le plus titré des clubs marocains au niveau continental, le plus populaire aussi. Fondé en 1949 par des résistants à la présence coloniale française, le Raja compte trois victoires en Ligue des champions (1989, 1997, 1999), une en Coupe de la confédération (2003), une Supercoupe d'Afrique (1999) ; au plan national, neuf titres de champion (dont six consécutifs entre 1996 et 2001) et six Coupes du Maroc*. Sous la houlette du Père Jégo, figure tutélaire du foot marocain (de son vrai nom Mohamed Affani, il avait hérité de ce surnom en raison de sa ressemblance avec un joueur de l'époque) et entraîneur du Raja entre 1955 et 1968, l'équipe adopte un style sud-américain qui deviendra sa marque de fabrique. Les Aigles Verts connaissent leurs heures les plus fastes sous les présidences Rhallam et Ammor, remportant l'essentiel de leurs trophées entre 1992 et 2002.

Monument du sport national, doté d'un budget de près de 30 millions d'euros et d'installations remarquables, le Raja (prénom de la fille d'un des fondateurs du club) a vu passer, outre des générations d'internationaux marocains, des entraîneurs étrangers de prestige tels que Rabah Saâdane*, Vahid Halilhodzic, Oscar Fullone, Walter Meeuws, Henri Michel ou encore Carlos Mozer, l'ancien défenseur de Benfica et de l'OM. Le Raja, c'est enfin les « Rajaouis », l'un des publics les plus chauds d'Afrique. Le virage de « Magana » (l'Horloge) du stade Mohammed-V (80 000 places) a vu l'apparition de groupes ultras dans les années 2000. Au plan local, le club livre une rivalité sans merci au Wydad Casablanca (WAC), champion d'Afrique 1992, à l'image plus bourgeoise. Les FAR (Forces armées royales) de Rabat, sacrées dès 1985, complètent le trio majeur du foot marocain.

Rwanda

Lentement, le football rwandais se remet du génocide de 1994, qui a causé la mort de plus d'un million de personnes. Non que le pays, ancienne colonie belge indépendante en 1962, ait particulièrement brillé sur les terrains avant cela. Mais l'effroyable massacre aurait dû ensevelir les espoirs de générations entières de joueurs du pays de la région des Grands Lacs. Or ceux-ci vont faire preuve d'un immense courage pour obtenir les résultats les plus probants de la jeune histoire du Rwanda, aidés par des instances internationales qui n'hésitent pas à organiser des compétitions sur place. C'est d'abord une victoire dans la Coupe de la CECAFA, la coupe des nations de l'Est et du Centre de l'Afrique, en 1999. C'est ensuite une qualification historique, la première et seule à ce jour, pour une phase finale de CAN* en 2004. Dirigés par le Croate Radomir Dujkovic, les Amavubi (les Guêpes) échouent aux portes des quarts de finale après avoir enthousiasmé le public tunisien. C'est enfin l'accueil de la Coupe d'Afrique des moins de vingt ans au stade Amahoro de Kigali en 2009, chaleureux malgré l'élimination d'entrée des locaux. Avec des joueurs de bon niveau continental (Karekezi, Gatete, Bola, Ndikumana), le Rwanda peut jouer un rôle non négligeable dans les années à venir sur le continent. À cet égard, l'arrivée récente à la tête de la sélection de Sellas Tetteh, ex-adjoint de Claude Le Roy au Ghana* et champion du monde des moins de vingt ans en 2009, est un signe positif. Reste à structurer et galvaniser des clubs (APR, Rayon Sports...) au niveau encore insuffisant.

S

Saâdane (Rabah)

Un jour, Rabah Saâdane a croisé la route de Diego Maradona. C'était au Mondial juniors, en 1979. Le baptême du foot algérien à ce niveau. Saâdane n'avait que trente-trois ans mais il était déjà entraîneur, la faute à un accident de voiture l'ayant contraint à stopper prématurément une solide carrière de défenseur international, ponctuée d'une saison à Rennes (1971-1972). En quart de finale, les jeunes algériens sont balayés (5-0) par le futur dieu du foot, mais qu'importe : le technicien, né en 1946 à Batna, marque de précieux points. Dès l'année suivante, il intègre le staff de l'équipe nationale A et contribue à la qualification historique pour la Coupe du monde 1982. Relégué au second plan avant le tournoi, il assiste en quasi-spectateur aux exploits des Madjer*, Belloumi et autre Dahleb*, injustement éliminés dès le premier tour. C'est le début d'une histoire peu banale : Saâdane compte aujourd'hui cinq mandats de sélectionneur national de l'Algérie*, sans doute un record. Le deuxième s'étale de 1984 à 1986, avec une nouvelle qualification pour le Mondial à la clef. Cette fois, il est seul aux commandes. Mais les batailles d'ego et les pressions diverses polluent l'atmosphère. Au Mexique, les Fennecs sont sortis d'entrée ; Saâdane sera le principal bouc émissaire de cet échec. Limogé, dégoûté, il se tourne vers le football de clubs. Avec succès : le coach algérien offre aux Marocains du Raja Casablanca* leur première Coupe d'Afrique des champions (1989) et passe par l'Étoile du Sahel*, en Tunisie* (1994).

Pompier de service, moustache fournie et casquette vissée sur le crâne, pas rancunier pour un sou, il revient deux fois au chevet de la sélection : en 1999, pour quelques semaines seulement à cause de ces « problèmes d'intendance » qui l'insupportent, lui, le diplômé du

Centre national des sports d'Alger, élevé dans la discipline marxiste-léniniste de l'époque ; puis en 2003, où il hisse une « EN » pourtant mal en point en quart de finale de la CAN* tunisienne avant de filer au Yémen, dont il tiendra un an les rênes de la modeste sélection, puis à l'ES Sétif, où il remportera la Ligue arabe des champions.

Le téléphone sonne de nouveau en septembre 2007 : Jean-Michel Cavalli, le sélectionneur français des Fennecs, vient d'être démis de ses fonctions après le ratage des éliminatoires de la CAN 2008. Pour la quatrième fois, Rabah Saâdane revient aux affaires. Les mauvaises langues diront qu'on ne lui a guère laissé le choix. Sa mission : après 1982 et 1986, qualifier l'Algérie pour une troisième phase finale de Coupe du monde. À l'issue d'un parcours de haute volée, conclu par une désormais célèbre victoire sur l'Égypte* en barrage (1-0), le défi est relevé. À soixante-trois ans, l'ancien mal-aimé du foot algérien devient une idole mais, à la différence d'une grande partie des observateurs, il ne s'enflamme pas. La CAN 2010 lui donnera raison. Certes la génération des Ziani, Bougherra, A. Yahia... a du talent. Elle le montre face à la Côte d'Ivoire* lors du meilleur match du tournoi, qui lui ouvre les portes du dernier carré (victoire 3-2). Mais elle reste friable : giflée par le Malawi d'entrée (3-0), l'Algérie laisse l'Égypte prendre une revanche éclatante en demi-finale (4-0) tout en donnant une image déplorable (3 expulsions). Dans l'intervalle, Saâdane doit démentir quotidiennement des rumeurs de démission ou de limogeage, et stigmatiser les « traîtres » qui pourrissent le vestiaire.

Assis sur un volcan, « Cheikh », le vieux sage, garde le sourire. « Le plus difficile dans ce métier, c'est de se qualifier pour les phases finales, assène-t-il de sa voix ultra-rocailleuse. Ensuite, quand le gâteau est là, tout le monde veut en manger. Des techniciens en mal de contrat veulent ma place alors que j'ai bossé deux ans avec l'équipe pour en arriver là. J'ai horreur de l'ingratitude. Je ne m'accroche pas, je ne suis pas un gamin, mais j'arrêterai après la Coupe du monde. » Jusqu'à la prochaine ?

Sénégal

Un constat, cruel : malgré tout le talent de ses joueurs, l'ancienne colonie française, indépendante depuis 1960, n'a encore jamais rien gagné au plan continental. Une finale perdue aux tirs au but face au Cameroun à la CAN* 2002 (0-0, 3 tirs au but à 2), une autre perdue en 1998 par la Jeanne d'Arc de Dakar en Coupe de la confédération face au Club sportif sfaxien (1-0, 3-0), et c'est tout. Une misère, comparé à la plupart des rivaux régionaux. Pire encore : les Lions n'ont même pas réussi à se qualifier pour la Coupe du monde 2010, piteusement sortis dès le tour préliminaire dans un groupe qui comprenait l'Algérie*, le Liberia et la Gambie. C'est face aux voisins gambiens que les Sénégalais vivent un cauchemar, le 11 octobre 2008. Ils doivent simplement gagner pour poursuivre leur route. Le score est de 1-0 quand, à cinq minutes de la fin, l'impensable se produit ; les Scorpions égalisent. Ils tiennent leur exploit (1-1). Stupeur puis colère dans le stade. Les joueurs se barricadent dans les vestiaires pour éviter la vindicte populaire. Le siège de la Fédération est vandalisé, on frôle l'émeute. Qu'il semble loin, le Mondial 2002 et ses promesses d'avenir radieux... Flash-back.

Pour leurs grands débuts dans l'épreuve, le 31 mai à Séoul, les Sénégalais doivent affronter la France, championne du monde et pays d'adoption de la plupart d'entre eux. Un but de Pape Bouba Diop scelle l'une des plus grosses surprises de l'histoire du foot international (1-0). Deux matchs nuls plus tard face au Danemark et à l'Uruguay (1-1 puis 3-3), les Lions se hissent en huitièmes de finale. Grâce à un doublé d'Henri Camara, dont un but en or dans la prolongation, ils éliminent la Suède (2-1). L'ambiance est euphorique dans la « Tanière ». Le sélectionneur français, Bruno Metsu, son adjoint sénégalais, l'ancienne gloire Jules Bocandé*, le capitaine Aliou Cissé, tous se montrent d'une incroyable gentillesse, disponibilité, honorant le surnom de Lions de la Teranga (*Teranga* signifie hospitalité, en wolof) que la presse étrangère leur a donné. Comme le Cameroun*, seul avant lui, le Sénégal va jouer un quart de finale de Coupe du monde. Comme le Cameroun, il va le perdre, victime de la fatigue et d'une équipe de Turquie plus réaliste, qui inscrit le but en or par Mansiz à la 94^e minute.

Tour d'honneur, ovation du public japonais : la déception est vite digérée. Il faut maintenant préparer la suite, profiter de cette

conjoncture exceptionnelle pour propulser un football encore balbutiant dans une nouvelle dimension. Pari raté. Manque criant d'organisation et de discipline, incompatibilités d'humeur persistantes entre stars de l'équipe, changements intempestifs de staff technique : le Sénégal stagne, puis régresse, jusqu'à ce match nul face à la Gambie qui le prive à la fois du Mondial et de la CAN 2010. Classée au-delà de la 90^e place au classement FIFA en début d'année, un camouflet en regard de son potentiel, la sélection d'Afrique de l'Ouest va tenter dans les prochains mois de remonter la pente avec un duo de piliers des grandes heures de 2002 : Amara Traoré, sélectionneur, récemment victorieux au plan national avec la modeste Linguère de Saint-Louis ; et Ferdinand Coly, coordinateur, ex-défenseur de Lens. En espérant ne pas se transformer en Sisyphe du football africain...

Shehata (Hassan)

Trois titres de champion d'Afrique d'affilée : aucun sélectionneur n'avait encore réalisé pareille performance. Depuis le 31 janvier 2010 et une finale de CAN* remportée face au Ghana* (1-0), c'est chose faite pour Hassan Shehata, vieux briscard du football égyptien et personnage désormais incontournable du paysage africain.

Né en 1949 à Kafr-El-Dawar, ancien attaquant international ayant effectué l'essentiel de sa carrière sous les couleurs de Zamalek, le bourru moustachu a tout connu ou presque depuis ses débuts dans les années 1980. Des clubs locaux de seconde zone (Menia, Sharqeya, Shams, Ciments de Suez), des piges aux Emirats, au Soudan (AlMerreikh), à Oman... Inlassable arpenteur des pays de la région, il vient de prendre les commandes d'Arab Contractors quand il est contacté par la fédération égyptienne pour prendre la succession de l'Italien Marco Tardelli à la tête des Pharaons. Son heure a sonné. Shehata ne tarde pas à imposer ses méthodes : discipline, respect des consignes, du collectif, et pas de passe-droit. Mido, la star de l'équipe, va l'apprendre à ses dépens en pleine demi-finale de la CAN 2006, que l'Égypte* organise. Mécontent de son remplacement face au Sénégal, l'attaquant de Tottenham s'en

prend vigoureusement à son coach, qui lui passe un savon mémorable devant les caméras du monde entier et l'exclut du groupe. Le technicien gagne son bras de fer et, dans la foulée, son premier grand trophée face à la Côte d'Ivoire*. Tout autre résultat lui aurait sans doute été fatal après l'échec en éliminatoires du Mondial, une spécialité nationale. Conforté, Shehata va s'appuyer sur une génération exceptionnelle (Gomaa, A. Hassan*, Aboutreika, Barakat, Amr Zaki...) pour récidiver deux ans plus tard, au Ghana. Il devient en quelque sorte l'égal de son illustre prédécesseur, Mahmoud AlGohary, seule personnalité à avoir gagné la CAN comme joueur puis comme entraîneur.

Rois d'Afrique, possédant plusieurs longueurs d'avance sur leurs rivaux en termes d'intelligence et de fond de jeu, les Pharaons réalisent un triplé inédit en 2010 en Angola*. Fin stratège, Shehata réussit à transformer le désarroi de ses joueurs suite à l'élimination du Mondial 2010 face à l'Algérie (1-0 en barrage) en rage de vaincre. Vedette de la compétition au même titre que ses éléments clés, le technicien est approché par de nombreuses fédérations arabes et africaines, désireuses de bénéficier de sa compétence et de son aura. Jusqu'à présent, il a décliné, tout à la joie d'être enfin prophète en son pays.

« Sorcier blanc »

Surnom donné à tout technicien européen ou sud-américain obtenant de bons résultats à la tête d'une équipe africaine. Par le hasard alphabétique, cette entrée se trouve juste après la biographie d'Hassan Shehata*, Égyptien sacré avec l'Égypte*. Une rareté. Car l'Afrique, par choix mais aussi par nécessité, est une redoutable consommatrice d'entraîneurs étrangers. Dans un excellent article début 2008, le spécialiste du foot continental Faouzi Mahjoub analyse le phénomène. Primo, depuis les indépendances, les pays d'Afrique ont largement échoué à former des techniciens de premier plan ; conséquence, ceux-ci sont peu considérés, en dépit du fait qu'ils soient plus nombreux que leurs collègues expatriés à avoir remporté la Coupe d'Afrique des nations (14 contre 11). De là un

complexe difficile à dépasser. Deuzio, argument-massue sur un continent où le foot est une affaire d'État, les entraîneurs locaux sont réputés plus « fragiles » aux pressions, qu'elles soient populaires, politiques, ethniques ou même économiques ; l'étranger, grassement rémunéré, peu informé des mœurs locales, est censé être plus imperméable. Quand il fait n'importe quoi, on l'écarte sans ménagement, on nomme un successeur, et tout le monde sauve sa place. Tertio, les joueurs sont désormais majoritairement expatriés et rechignent à travailler avec des encadrements nationaux qu'ils méprisent, plus ou moins ouvertement, pour diverses raisons (peu compétents, moins riches qu'eux...) ; avec un entraîneur européen, « ils trouvent à qui parler ».

Héritage des mentalités coloniales, le phénomène des « sorciers blancs » prouve que le football africain n'est pas encore parvenu à l'âge adulte. Les années passent, mais le serpent se mord toujours aussi puissamment la queue. La preuve ? À quelques mois de la Coupe du monde 2010, quatre des six pays qualifiés ont changé de sélectionneur (Afrique du Sud*, Cameroun*, Côte d'Ivoire* et Nigeria*). Et quatre nouveaux « sorciers blancs » potentiels ont débarqué sur le continent...

T

Tchad

L'une des plus faibles nations du continent, classée à la 162^e place mondiale en moyenne depuis la création du classement FIFA, elle a néanmoins donné à la France deux footballeurs mémorables : Toko (de son vrai nom Nambatingue Dieudonné Tokomon), surpuissant attaquant de Strasbourg, champion de France en 1979, puis du Paris Saint-Germain, vainqueur de la Coupe de France en 1982 et 1983 ; et Japhet N'Doram, le « Sorcier de la Beaujoire », brillant meneur de jeu du FC Nantes, champion de France en 1995. Toko a fait partie du staff du PSG jusqu'en 2000 ; il cherche depuis à rebondir. N'Doram, qui termine sa carrière à Monaco, devient recruteur en Principauté puis à Nantes, où il sera un temps coentraîneur en 2007. Revenu en Afrique, il se dit prêt à aider un football local souffrant tout à la fois d'une pauvreté endémique, de structures désuètes ou inexistantes, ainsi que d'un territoire trop vaste pour sa densité de population : deux fois l'Hexagone pour moins de dix millions d'habitants. Avec de tels handicaps, le Tchad n'est pas appelé à jouer un rôle notable dans un proche avenir. La même remarque peut d'ailleurs être adressée à ses voisins d'infortune, le Niger et la République Centrafricaine.

Togo

Le 8 janvier 2010, la délégation togolaise arrive en Angola* pour prendre part à la CAN* 2010. Peu après son entrée sur le territoire, le bus qui transporte les joueurs et l'encadrement est attaqué à l'arme lourde par un groupuscule séparatiste de l'enclave de Cabinda. La fusillade fait deux morts dans le staff des Éperviers. Le gardien Kodjovi Obilale est gravement touché, plusieurs de ses

coéquipiers sont blessés. Le lendemain, le gouvernement de Lomé demande à ses internationaux de se retirer de la compétition. Dénonçant des « ingérences politiques », arc-boutée sur ses règlements, la Confédération africaine de football* ne trouve rien de mieux à faire que de suspendre le pays pour les deux prochaines éditions. Sa décision soulève légitimement de véhémentes protestations sur tout le continent. Consternante, cette affaire finira devant le Tribunal arbitral du sport de Lausanne. Les joueurs, traumatisés, n'auront donc pas participé à la septième CAN de l'histoire du Togo, la cinquième en sept éditions. Emmenée par sa superstar, à la fois capitaine et bailleur de fonds, Emmanuel Sheyi Adebayor, meilleur joueur africain 2008, la sélection nationale est l'une des forces ascendantes du foot africain. Elle a d'ailleurs bien du mérite. Périodiquement tracassée par des problèmes d'intendance, de primes ou de changement précipité de sélectionneur, elle crée la sensation en se qualifiant pour la phase finale de la Coupe du monde 2006. Mais les tensions entre joueurs, staff et dirigeants (encore les gros sous) gâcheront la fête en Allemagne. Bilan, trois défaites, dont une contre la France (2-0). Dommage : pour peu que tout le monde tire enfin dans le même sens, ces Éperviers-là peuvent fondre sur bon nombre de proies. Même s'ils n'ont encore jamais passé le premier tour de la CAN.

Tout-Puissant Mazembe (Englebert)

Au début était Saint-Georges, équipe de patronage créée dans les années 1930 à Elisabethville, métropole du sud du Congo Belge. Puis vint Saint-Paul FC et le FC Englebert, marque de pneumatiques et sponsor principal. Au terme d'une saison sans aucune défaite, on décide d'appeler le club « Tout-Puissant » Englebert. Après l'indépendance au début des années 1960, Elisabethville est rebaptisée Lubumbashi, capitale de l'État (éphémère) puis de la riche province minière du Katanga. L'équipe fait honneur à son sobriquet : en 1966, doublé Coupe-championnat ; en 1967 et 68, deux victoires consécutives en Coupe d'Afrique des champions, une première suivie de deux nouvelles finales, perdues celles-là. Les

fondations de la grande équipe des Léopards du Zaïre* (doubles vainqueurs de la CAN* en 1968 et 1974) sont posées à Lubumbashi. Le club fait éclore de nombreux talents, parmi lesquels Tshimen Bwanga, premier Ballon d'or africain zaïrois en 1973. Mais après un succès en Coupe des coupes en 1980, TP Mazembe rentre dans le rang. Hormis un titre de champion en 1987, plus aucun titre à se mettre sous la dent jusqu'à la mort du maréchal Mobutu et l'avènement de la République démocratique du Congo (RDC). Sous l'impulsion de Moïse Katumbi, nouveau président du club et gouverneur du Katanga, Tout-Puissant renoue avec son passé : cinq titres nationaux entre 2000 et 2009, et la reconquête de l'Afrique au terme d'un parcours bluffant en Ligue des champions 2009. Les coéquipiers du prometteur Trésor Mputu Bila enfilent les perles jusqu'à la finale, arrachée aux Nigériens d'Heartland (2-1, 1-0) sous les yeux du président congolais Joseph Kabila. Contre toute attente, les Corbeaux, entraînés par l'expérimenté franco-italien Diego Garzitto, interrompent l'outrageuse domination nord-africaine dans l'épreuve et signent leur retour au premier plan. Avec un budget confortable d'environ cinq millions d'euros, Tout-Puissant Mazembe doit maintenant se doter d'infrastructures compétitives pour continuer à justifier son génial patronyme et permettre au football de RDC de redevenir un géant du football continental.

Tovey (Neil)

Pas le plus connu des footballeurs sud-africains, mais l'un des plus symboliques. Né en 1962 à Pretoria, défenseur central des Kaizer Chiefs, Neil Tovey est le capitaine des Bafana Bafana quand ceux-ci remportent la CAN* 1996, cinq ans tout juste après l'abolition de l'apartheid. Le 3 février 1996, au FNB Stadium de Johannesburg*, celui qu'on surnomme « Makoko » devient le premier joueur blanc à soulever la Coupe d'Afrique des nations. Sur une photo restée célèbre, on le voit brandir le trophée aux côtés du président Nelson Mandela*, vêtu ce jour-là du maillot de l'équipe nationale « arc-en-ciel ». Tovey embrasse la carrière d'entraîneur à

la fin des années 1990. Il dirige aujourd'hui l'équipe d'AmaZulu (L1 sudafricaine), à Durban.

Tunisie

Le premier pays africain vainqueur d'un match en phase finale de Coupe du monde. C'était en 1978 face au Mexique (3-1). L'équipe emmenée par Tarak Dhiab, l'élégant meneur de jeu de l'Espérance de Tunis* et unique Ballon d'or africain tunisien à ce jour (1977), réalise dans la foulée une performance formidable en tenant en échec les champions du monde allemands (0-0). Mais, battue par la Pologne (1-0), elle est éliminée dès le premier tour. Il faudra attendre vingt ans pour revoir les Aigles de Carthage au Mondial. La décennie 1996-2006 sera d'ailleurs la plus faste de l'histoire du foot local avec trois présences d'affilée au concert mondial (1998, 2002, 2006, éliminations dès le premier tour), une finale de CAN* perdue face à l'Afrique du Sud* (1996) mais aussi et surtout un premier titre de champion d'Afrique conquis à domicile en 2004. Dirigée par l'ancien sélectionneur français Roger Lemerre*, la sélection tunisienne domine (2-1) son homologue marocaine à l'issue de l'unique finale 100 % maghrébine de la compétition. Sous les yeux de l'inusable chef d'État Zine El-Abidine Ben Ali qui fera le lendemain, trophée en mains, les gros titres de la presse locale autant que ses joueurs, la génération des Trabelsi, Jaïdi, Chedli et Jaziri connaît son heure de gloire. Elle n'a depuis jamais retrouvé pareil niveau de jeu. La relève tarde à confirmer, comme en témoigne l'échec en éliminatoires de la Coupe du monde 2010 et la sortie dès le premier tour de la CAN 2010. Supérieurement dotée et organisée pour les joutes internationales, servie par des clubs modernes et puissants, la Tunisie n'en pratique pas moins l'un des footbolls les plus austères du continent, privilégiant la rigueur et l'efficacité au détriment de la créativité. C'est ce qui fait sa force, mais aussi ses limites.

U

U-17 et U-20

Terminologie officielle de la FIFA pour désigner les cadets (« *Under 17* », moins de dix-sept ans) et juniors (« *Under 20* », moins de vingt ans). Le royaume de deux pays africains : le Ghana* et le Nigeria*. En 1977, la première édition du Mondial juniors se déroule sur le continent, en Tunisie*, avec trois représentants : le pays organisateur, la Côte d'Ivoire* et le Maroc*. Douze ans plus tard, le Nigeria perd sa première finale, face au Portugal (2-0). Il est imité en 1993 par le Ghana, défait par le Brésil (2-1). En 1999, le Mali de Seydou Keita et Mahamadou Diarra prend la troisième place. En 2001, le Ghana est finaliste, battu par l'Argentine (3-0) ; l'Égypte* est médaille de bronze. En 2005, le Nigeria rate encore la dernière marche, cette fois face à l'Argentine (2-1). Il faudra attendre 2009 pour voir une équipe africaine enfin sacrée : le Ghana, vainqueur en finale du Brésil aux tirs au but (0-0, 4 tirs au but à 3) en Égypte. Emmenés par Sellas Tetteh, ancien adjoint de Claude Le Roy à la CAN 2008, les Black Satellites d'André Ayew, le fils d'Abédi Pelé, révèlent une nouvelle perle : Dominic Adiyiah, meilleur joueur et meilleur buteur du tournoi.

Chez les cadets, la pêche est encore plus impressionnante. Dès la première phase finale, en 1985 en Chine, le Nigeria est champion du monde aux dépens de la RFA. Il manque de peu le doublé deux ans plus tard, battu en finale par l'URSS. La décennie suivante est étincelante : le Ghana remporte deux titres (1991, 1995), le Nigeria un (1993). Les Golden Eaglets seront de nouveau couronnés en 2007 mais perdront, face à la Suisse, la finale d'une édition organisée au Nigeria. À eux deux, le Ghana et le Nigeria comptent à ce jour six titres mondiaux en U-17 et U-20. Le duo d'Afrique

anglophone est l'une des forces qui comptent chez les jeunes, aux côtés des géants argentins, brésiliens et espagnols.

Ces brillantes performances ne doivent cependant pas occulter les doutes ayant plané sur l'âge réel de certains joueurs. La FIFA a récemment instauré des examens médicaux pour le déterminer avec précision. Sur le continent, le phénomène reste préoccupant : l'équipe du Niger a été exclue de la CAN* cadets 2009 après qu'un de ses joueurs, Boubacar Talatou, a été convaincu de « dissimulation d'identité » : il avait cinq ans de plus que ce qu'il prétendait...

V

Vaudous, sorciers, féticheurs, marabouts...

Suivez une équipe d'Afrique noire en compétition et vous tomberez probablement sur un membre de délégation sans fonction précise, si ce n'est « conseiller spécial » ou quelque chose d'approchant. Il y a de fortes chances que la personne en question soit le marabout ou le féticheur de ladite équipe, censé provoquer la victoire en faisant appel aux puissances occultes. Superstition folklorique profitant à des charlatans ? Peut-être, mais coutume profondément enracinée sur le continent (pas seulement d'ailleurs) et croyance populaire tenace. Les méthodes opérationnelles sont d'une absolue diversité, de la prière collective au sacrifice d'animaux en passant par l'envoûtement, le mauvais sort jeté à un adversaire... La profession, reconnue, fait florès en Afrique. Les veilles de grand match, les marabouts plus ou moins officiels de chaque équipe s'attaquent verbalement par presse inter-posée. Et quand la victoire est là, ils sont nombreux à faire la queue devant les fédérations et autres ministères pour exiger leur dû. Les anecdotes sont légion, nourries de témoignages de joueurs convaincus de la pertinence des interventions surnaturelles. Interrogé par le mensuel *Onze-Mondial* en 1990, le camerounais François Omam-Biyik explique son but victorieux face à l'Argentine (1-0) en ouverture de la Coupe du monde par le « travail des sorciers » de son village natal. On sait que le Zaïre* avait délégué en Allemagne en 1974 une sélection nationale des meilleurs féticheurs... pour un bilan catastrophique. On dit que le Sénégal* a dépensé des fortunes en 2002 (près de 150 000 euros) pour s'attirer les bonnes grâces paranormales. Que la Coupe du monde 2010 sera aussi celle des marabouts. Avec humour, la légende du foot congolais Jean-Michel Mbono, justement

surnommé « Sorcier » (mais pour son efficacité devant le but), résume bien l'affaire. « J'ai beaucoup joué avec l'histoire du fétiche. Il s'agissait de prendre l'ascendant psychologique sur l'adversaire. Aujourd'hui, je me demande vraiment si c'était le fétiche ou moi qui marquait tous ces buts... »

Vuvuzela

Corne de l'Afrique ou trompette de la discorde ? Cet instrument à vent longiligne, également appelé *lepatata*, était à la base en étain. Commercialisé sous forme plastique au début des années 2000, il devient rapidement un « must » des tribunes en Afrique du Sud*, où chaque club possède son exemplaire « customisé ». Problème : le bourdonnement conjoint de milliers de vuvuzelas confine à l'insupportable, au point que la FIFA envisage un temps son bannissement pur et simple de la Coupe du monde 2010. Mais en Afrique du Sud, on ne plaisante pas sur le sujet. Les organisateurs plaident fermement la cause de cet ustensile selon eux « essentiel à l'ambiance » de l'épreuve et obtiennent gain de cause avant la Coupe des confédérations 2009. Les fabricants de vuvuzelas et de bouchons d'oreilles peuvent se frotter les mains : le Mondial sera assourdissant ou ne sera pas.

Weah (George)

Que se serait-il passé si cet extraordinaire attaquant était issu d'un grand pays de football ? Aurait-il gagné la Coupe d'Afrique des nations ? La Coupe du monde ? On ne saura jamais. Car George Oppong Manneh Weah, joueur africain du xx^e siècle selon la Fédération internationale des historiens et statisticiens du football (IFFHS), est un enfant de Monrovia, capitale du Liberia. La première nation indépendante du continent (en 1847, les États-Unis cédèrent le territoire aux esclaves affranchis) n'a jamais été un cador du football africain. Et pour cause : peuplée de seulement 3,5 millions d'habitants, ravagée par une interminable guerre civile, elle n'a que rarement eu la tête aux exploits sportifs.

Né en 1966 dans le bidonville de Clara Town, George Weah est élevé par sa grand-mère avec ses treize frères et sœurs. Quand il ne joue pas au foot, il vend des sucettes et du pop-corn dans la rue pour aider financièrement son premier club, les bien-nommés Young Survivors (« Jeunes survivants »). Son talent n'échappe pas aux pontes locaux : en deux saisons, il porte les maillots les plus prestigieux du pays, ceux du Mighty Barrolle et d'Invincible Eleven. Même si le pouvoir libérien refuse traditionnellement de lâcher ses meilleurs joueurs, le jeune avant-centre rêve d'une carrière à l'étranger. Deux clubs sont sur les rangs : l'Africa-Sports d'Abidjan et le Tonnerre de Yaoundé. Le Liberia entretient des relations politiques délicates avec son voisin de Côte d'Ivoire*. La question sera tranchée au sommet de l'État ; cap sur le Cameroun. Alors sélectionneur des Lions Indomptables, Claude Le Roy* recommande vivement cet avant-centre dévastateur à l'AS Monaco. Au terme d'un feuilleton rocambolesque, où l'ambassadeur du Liberia réclamera notamment une commission sur le transfert et... quatre pneus neufs

pour signer les documents nécessaires, l'aventure européenne débute à l'été 1988 ; elle durera treize saisons.

« Weah, c'est le lapin en chocolat que le gamin trouve dans son jardin le jour de Pâques, s'extasiera des années plus tard Arsène Wenger, son entraîneur en Principauté. Je n'ai plus jamais vu un joueur exploser comme il l'a fait. » Le Libérien passe quatre saisons à l'ASM (1988-1992), joue une centaine de matchs et inscrit une cinquantaine de buts. Il y remporte le premier de ses deux Ballons d'or africains (1989) et ouvre son armoire à trophées avec la Coupe de France aux dépens de l'OM (1-0) en 1991. Malgré une certaine irrégularité, son alliage de puissance (1,84 m pour 82 kg), de technique, de vitesse d'exécution et d'efficacité attire les plus grands clubs. En 1992, après une défaite (3-1) en finale de la Coupe des coupes face au Werder Brême, il quitte Monaco pour le Paris Saint-Germain. C'est la consécration. En trois saisons (1992-1995), aux côtés de joueurs aussi prestigieux que Raï, Valdo et Ginola, « Mister George » dispute trois demi-finales de Coupes d'Europe, remporte deux Coupes de France et un titre de champion, en 1994. Ballon d'or africain la même année, meilleur buteur de la Ligue des champions dans la foulée, l'Europe est à ses pieds. Le président du PSG, Michel Denisot, plaisante à peine quand il estime son joueur « plus cher que la tour Eiffel » : pour 40 millions de francs (6 millions d'euros), une fortune à l'époque, l'attaquant prend la direction du Milan AC, où l'attend la gloire internationale.

Des cinq années (1995-2000) passées en Italie, on retient tout d'abord le Ballon d'or 1995 *France-Football*, sondage désormais ouvert à tous les joueurs évoluant en Europe ; une distinction d'autant plus inédite pour un Africain que Weah est également sacré Ballon d'or africain et joueur FIFA de l'année. Autrement dit, meilleur joueur d'Europe, d'Afrique et du monde ! Il y a aussi des buts d'extraterrestre, comme ce slalom « maradonesque » de 80 mètres face à Vérone en 1996, son préféré. Sans oublier l'émergence d'une personnalité à la stature imposante : buteur, capitaine et mécène de son équipe nationale, George Weah qualifie le « Lone Star » pour la première phase finale de CAN de son histoire, à la tête de la plus belle génération du foot libérien : James Debbah, Christopher Wreh, Kelvin Sebwe... L'événement a lieu en 1996, en Afrique du Sud*, en

pleine guerre civile au Liberia. Il se reproduira en 2002, au crépuscule d'une carrière exceptionnelle qui le verra revêtir, avec plus ou moins de réussite, les couleurs de Chelsea, de Manchester City, de l'Olympique de Marseille et d'Al-Jazira, aux Emirats. Non sans avoir frôlé la qualification pour la Coupe du monde 2002, anéantie sur le fil par une défaite à Monrovia (1-2) face au Ghana*.

Jeune retraité, George Weah peut désormais se consacrer à ce qu'il a de plus cher : le Liberia. Fondateur d'un club à vocation sportive et éducative, Junior Professionals FC, engagé dans de multiples initiatives humanitaires, ambassadeur itinérant de l'Unicef, il saute le pas en 2005 et se présente à l'élection présidentielle. « Il en parlait déjà quand nous jouions ensemble au PSG », assure son ancien coéquipier Bernard Lama. Idole des couches modestes de la société libérienne, l'ancien footballeur gêne la classe politique traditionnelle, qui raille son manque d'éducation et d'expérience. La campagne se déroule dans une atmosphère malsaine et anarchique. Longtemps donné favori, « Oppong » (son nom africain) s'incline au second tour devant la candidate de l'establishment, l'économiste Ellen Johnson-Sirleaf, première femme élue à la tête d'un État africain. Il refuse le poste de ministre des Sports qui lui est proposé et reprend son bâton de pèlerin, partageant son temps entre les États-Unis, le Liberia et la France, dont il possède la nationalité. Il garde aussi un œil sur son attaquant de fils, George Weah Jr, ex-international junior américain, actuellement en deuxième division suisse. Mais « Mister George » n'a sûrement pas dit son dernier mot : on lui prête l'intention de postuler une nouvelle fois en 2011 à la présidence du Liberia.

Y

Yaoundé

Avec ses cinq Coupes d'Afrique, la capitale du Cameroun* devance de deux unités sa rivale nationale, la métropole portuaire Douala. Ses principaux clubs, aux noms imparables, ont marqué l'histoire du football continental : le Canon, triple champion d'Afrique en dix ans (1971, 1978 et 1980), également vainqueur de la Coupe des coupes (1979) ; et le Tonnerre, qui s'adjuge la première édition de la Coupe des coupes (1975). Viviers de générations d'étoiles locales mais également étrangères (George Weah, notamment, a joué une saison au Tonnerre), les deux formations sont à la recherche d'un nouveau souffle. La dernière équipe camerounaise à s'être distinguée en Ligue des champions vient en effet du nord du pays : Cotonsport de Garoua, finaliste en 2008.

Yekini (Rashidi)

Surnommé le « Taureau de Kaduna », du nom de sa ville natale. Un attaquant d'une puissance rare, champion d'Afrique 1994 avec le Nigeria* et meilleur buteur des Super Eagles à ce jour (trente-sept buts en soixante-dix sélections). Né entre 1962 et 1964 – les versions divergent – d'un père ghanéen et d'une mère nigériane, Rashidi Yekini a connu une carrière mouvementée en club. Hormis un passage (raté) à l'Olympiakos au milieu des années 1990, il n'a jamais joué dans une formation de premier plan, visitant la Côte d'Ivoire*, le Portugal, l'Espagne, la Suisse, la Tunisie* et l'Arabie Saoudite avant de rentrer au pays au début des années 2000. Il y jouera jusqu'à plus de quarante ans. C'est à Vitoria Setubal qu'il laissera le souvenir le plus fort avec un titre de meilleur buteur du championnat portugais 1994. Mais « Ye-king » reste surtout célèbre

pour ses exploits sous le maillot de l'équipe nationale. Meilleure gâchette des CAN* 1992 et 1994, il est également le premier buteur nigérian de l'histoire de la Coupe du monde. Le 21 juin 1994 à Dallas, il ouvre la marque face à la Bulgarie (3-0) et vient hurler sa joie au fond de la cage balkanique tout en secouant vigoureusement les filets. L'image fera le tour de la planète.

Z

Zaïre (actuelle République démocratique du Congo)

C'est sous son ancienne appellation, utilisée entre 1971 et 1997, que l'ex-Congo belge a réalisé ses exploits les plus retentissants. Hormis le premier : le succès lors de la CAN* 1968, grâce à une victoire en finale sur le Ghana* (1-0), l'est sous le nom actuel de République démocratique du Congo, avant que le régime dictatorial de Joseph Mobutu n'impose le concept d'« authenticité » et le nom de Zaïre qui signifie le « grand fleuve ». Le football local domine alors le continent. ToutPuissant Englebert (aujourd'hui TP Mazembe*) remporte deux Coupes d'Afrique des champions en 1967 et 1968, imité par l'AS Vita-Club de Kinshasa en 1973. Les Léopards, l'équipe nationale, effraient : champions d'Afrique en 1968 donc, quatrièmes de la CAN 1972, et de nouveau victorieux en 1974 au terme d'une double finale face à la Zambie* (2-2, 2-0). Dans l'équipe, l'unique Ballon d'or africain zaïrois, Raymond Tshimenu Bwanga ; son frère et gardien de but, Robert Mwamba Kazadi ; Mafuila Mavuba, le père de Rio, futur international français ; Lobilo Boba, dit « Docta » ; Adelar Mayanga, alias « Passe-partout » ; et Pierre Mulamba Ndaye*, auteur des quatre buts en finale. Dirigée par le Yougoslave Blagoje Vidinic, cette formation mythique se qualifie dans la foulée pour la Coupe du monde 1974. Une première pour un pays d'Afrique noire.

Mobutu saute sur l'occasion pour faire passer le message : le Zaïre, pays aux ressources naturelles extravagantes, est la nouvelle tête de pont d'un continent décomplexé. Les joueurs présélectionnés reçoivent une voiture et une maison. Mais le retour de bâton sera terrible. La sélection arrive en Allemagne entourée d'une armée de féticheurs et de marabouts recrutés dans tout le pays. L'ambiance

autour des Léopards est malsaine. Honorablement battus par l'Écosse (2-0), les joueurs attendent la prime de participation promise après le match. Elle ne vient pas ; la méfiance s'installe. Deux heures avant le coup d'envoi du deuxième match face à la Yougoslavie, on évoque même un boycott. Finalement, les Zaïrois iront sur le terrain, pour la forme. Score final, 9-0 pour les Yougoslaves. Une humiliation pour Mobutu, d'autant que le dernier match face au Brésil est également perdu (3-0). Trois défaites, zéro but marqué : le retour au pays est calamiteux. Aucun comité d'accueil. Les joueurs errent dans l'aéroport de Kinshasa avant d'être ramenés chez eux par des chauffeurs de taxi compatissants. La plupart d'entre eux redeviendront des citoyens ordinaires, voire tomberont dans la misère. Le dictateur se détournera du football pour se consacrer à sa nouvelle marotte : l'organisation du championnat du monde de boxe Ali-Foreman, qui aura lieu en octobre 1974. Combat historique pour lequel le dispendieux Maréchal rachètera l'intégralité de la flotte des bus du Mondial 1974 afin de transporter la presse internationale...

Longtemps, le football du pays francophone le plus peuplé du monde (68 millions d'habitants) paiera le prix de cette déroute. Plus de Coupe du monde, ni même de titre africain. Seule la CAN 1998 au Burkina Faso viendra mettre un peu de baume au cœur des supporters avec une médaille de bronze, comme un vestige des temps passés. Évoluant dans un contexte souvent surréaliste, la sélection n'a plus participé à la CAN depuis 2006. Pourtant, les signes de renouveau sont là : la RDC a remporté en 2009 la première édition du CHAN, le Championnat d'Afrique des nations, réservé aux joueurs évoluant sur le continent ; et Mazembe, le club phare de Lubumbashi, est redevenu Tout-Puissant en conquérant la Ligue des champions d'Afrique 2009. L'histoire va-t-elle bégayer ?

Zambakro (camp militaire de)

« Vous êtes la honte de la nation ! » Éliminés dès le premier tour de la CAN* 2000, les Éléphants de Côte d'Ivoire* vivent un difficile retour au pays. Ils doivent faire face à la furie du général Robert

Gueï, au pouvoir depuis le coup d'État de décembre 1999. « Nous avons payé vos primes avant la Coupe d'Afrique des nations mais vous n'avez montré aucune détermination. C'est la dernière fois... » La sanction tombe, inédite : les Kalou, Bakayoko, Diabaté, Guel et autre Domoraud sont convoyés de force au camp militaire de Zambakro, près de la capitale Yamoussoukro, et « mis aux arrêts » – comme des soldats – afin de recevoir des leçons de « morale, civisme, patriotisme, don de soi et respect de la chose publique ». Ils y passeront trois jours avant d'être libérés sous la menace d'un service militaire de dix-huit mois en cas de récidive. Cet épisode tragi-comique provoquera des réactions outrées, comme celle du président de la FIFA, Sepp Blatter, dénonçant « une violation flagrante de l'autonomie de la fédération et du fair-play ». Robert Gueï sera assassiné en septembre 2002. Absent de la CAN 2004, le football ivoirien tanguera dangereusement avant de se relever sous l'impulsion de la génération Drogba*.

Zambie

Où l'histoire d'une sélection décapitée au début des années 1990 par une catastrophe aérienne comparable à celle de Superga pour le grand Torino de l'après-guerre ou celle de Munich pour les Busby Babes de Manchester United à la fin des années 1950. Le 27 avril 1993, les Zambiens font route vers le Sénégal*, où les attend un match crucial en éliminatoires de la Coupe du monde 1994. Troisièmes de la CAN* 1990, subtil dosage de joueurs locaux et d'expatriés de talent, les Chipolopolo (« boulets de cuivre », surnom de l'équipe dans un pays dont ce métal est l'une des principales richesses) sont des mondialistes en puissance. Leur emblématique capitaine, Kalusha Bwalya*, n'est pas du voyage, retenu en Europe par son club du PSV Eindhoven. Il doit rejoindre ses coéquipiers sur place. Mais l'avion de l'armée zambienne réquisitionné pour l'occasion n'atterrira jamais à Dakar. À la première escale au Congo, des problèmes techniques sont détectés. L'appareil repart pourtant pour Libreville, où il doit effectuer un nouveau plein de carburant. Peu après le décollage de la capitale gabonaise, l'un des deux

moteurs prend feu. Le pilote, apparemment harassé après un long déplacement dans l'Océan Indien le matin-même, éteint les circuits du moteur encore valide. L'avion perd toute sa puissance et s'écrase en plein Atlantique. Il n'y aura aucun survivant. Dix-huit joueurs et tout l'encadrement technique étaient à bord. Au pays, des centaines de milliers de personnes défilent dans les rues en signe de deuil et de colère contre les autorités aériennes gabonaises, jugées responsables du crash. Transcendant leur tristesse, Kalusha Bwalya et les footballeurs zambiens se remettent au travail avec un courage extraordinaire. En quelques mois, avec l'aide de l'expérimenté entraîneur écossais Ian Porterfield (le successeur d'Alex Ferguson à Aberdeen), la sélection renaît de ses cendres grâce à un jeu chatoyant et parvient en finale de la CAN 1994 (battue par le Nigeria* 2-1), égalant sa plus belle performance dans la compétition. L'ancienne Rhodésie du Nord, indépendante de la GrandeBretagne en 1964, attend toujours sa première qualification pour la Coupe du monde. Séduisante quart de finaliste de la CAN 2010 sous la houlette du Français Hervé Renard après quatorze ans de disette, elle pourrait en surprendre plus d'un dans les prochaines années grâce au talent des Katongo, Mulemba et autre Kabala.

Zidane (Zinedine)

Ce n'est un secret pour personne, « Zizou » entretient des relations étroites avec le pays de ses ancêtres, l'Algérie*. Né à Marseille en 1972, l'ancien meneur de jeu de l'équipe de France et du Real Madrid s'est rendu plusieurs fois sur place depuis sa retraite sportive. Son premier voyage « officiel » en décembre 2006 fut digne d'un chef d'État ; il répondait d'ailleurs à une invitation d'Abdelaziz Bouteflika, le président algérien. Début mars 2010, il revient à Alger à l'occasion d'un tournoi de football en salle entre des champions du monde français et d'anciennes gloires locales. Succès colossal. Entre-temps, en décembre 2009, le Ballon d'or 1998 rend une visite remarquée à la sélection algérienne qui prépare la CAN* dans le sud de la France. Il se refuse à tout commentaire sur une éventuelle collaboration avec les Fennecs, mais la rumeur enfle : Bouteflika en

personne lui aurait carrément proposé le poste de sélectionneur de l'équipe nationale après la Coupe du monde 2010. Sur Canal + quelques jours plus tard, le conseiller du président du Real Madrid qualifie cette éventualité de « fantasme » mais ne ferme pas la porte. « Sélectionneur, non, pas aujourd'hui en tout cas. Mais pourquoi ne pas aider à ma façon, en donnant des conseils ? » Entre Zidane et l'Algérie, l'histoire ne fait peut-être que commencer...

Annexes

Surnoms des équipes nationales africaines

AFRIQUE DU SUD : Bafana Bafana
ALGÉRIE : Fennecs, l'« EN » (Équipe Nationale)
ANGOLA : Palancas Negras (Antilopes Noires)
BÉNIN : Écureuils
BOTSWANA : Zebras (Zèbres)
BURKINA FASO : Étalons
BURUNDI : Hirondelles
CAMEROUN : Lions Indomptables
CAP-VERT : Tubaroos Azuis (Requins Bleus)
RÉPUBLIQUE CENTRAFRICAINE: Fauves du Bas-Oubangui
COMORES : Coelacanthès
RÉPUBLIQUE DU CONGO : Diables Rouges
RÉPUBLIQUE DÉMOCRATIQUE DU CONGO : Léopards
CÔTE D'IVOIRE : Éléphants
ÉGYPTE : Pharaons
ERYTHRÉE : Red Sea Boys
ÉTHIOPIE : Walyas Boys
GABON : Panthères
GAMBIE : Scorpions
GHANA : Black Stars
GUINÉE : Sily National
GUINÉE-BISSAU : Djurtus (Renards)
GUINÉE ÉQUATORIALE : Nzalang Nacional
KENYA : Harambee Stars
LESOTHO : Likuenas (Crocodiles)
LIBERIA : Lone Star
LIBYE : les Verts
MADAGASCAR : Bareas (Boeufs)
MALAWI : Flames (Flammes)

MALI : Aigles
MAROC : Lions de l'Atlas
MAURICE : Club M
MAURITANIE : Mourabitounes
MOZAMBIQUE : Mambas (Serpents)
NAMIBIE : Brave Warriors
NIGER : Ména National
NIGERIA : Super Eagles
OUGANDA : Cranes (Grues)
RWANDA : Amavubi (Guêpes)
SÉNÉGAL : Lions (de la Teranga)
SEYCHELLES : Pirates
SIERRA LEONE : Leone Stars
SOMALIE : Ocean Stars
SOUDAN : Crocodiles du Nil
TANZANIE : Taïfa Stars
TCHAD : Sao
TOGO : Éperviers
TUNISIE : Aigles de Carthage
ZAMBIE : Chipolopolo (Boulets de cuivre)
ZIMBABWE : Warriors

Performances des sélections africaines en phase finale de Coupe du monde

1934 (Italie)

ÉGYPTE-Hongrie : 4-2

1970 (Mexique)

MAROC-RFA : 1-2

MAROC-Pérou : 0-3

MAROC-Bulgarie : 1-1

1974 (RFA)

ZAÏRE-Écosse : 0-2

ZAÏRE-Yougoslavie : 0-9

ZAÏRE-Brésil : 0-3

1978 (Argentine)

TUNISIE-Mexique : 3-1

TUNISIE-Pologne : 0-1

TUNISIE-RFA : 0-0

1982 (Espagne)

ALGÉRIE-RFA : 2-1

ALGÉRIE-Autriche : 0-2

ALGÉRIE-Chili : 3-2

CAMEROUN-Pérou : 0-0

CAMEROUN-Pologne : 0-0

CAMEROUN-Italie : 1-1

1986 (Mexique)

ALGÉRIE-Irlande du Nord : 1-1

ALGÉRIE-Brésil : 0-1

ALGÉRIE-Espagne : 0-3

MAROC-Pologne : 0-0

MAROC-Angleterre : 0-0

MAROC-Portugal : 3-1

Huitième de finale : MAROC-RFA : 0-1

1990 (Italie)

CAMEROUN-Argentine : 1-0

CAMEROUN-Roumanie : 2-1

CAMEROUN-URSS : 0-4

Huitième de finale : CAMEROUN-Colombie : 2-1 (a.p.)

Quart de finale : CAMEROUN-Angleterre 2-3 (a.p.)

ÉGYPTE-Pays-Bas : 1-1

ÉGYPTE-Irlande : 0-0

ÉGYPTE-Angleterre : 1-0

1994 (États-Unis)

CAMEROUN-Suède : 2-2

CAMEROUN-Brésil : 0-3

CAMEROUN-Russie : 1-6

MAROC-Belgique : 0-1

MAROC-Arabie Saoudite : 1-2

MAROC-Pays-Bas : 1-2

NIGERIA-Bulgarie : 3-0

NIGERIA-Argentine : 1-2

NIGERIA-Grèce : 2-0

Huitième de finale : NIGERIA-Italie : 1-2 (a.p.)

1998 (France)

AFRIQUE DU SUD-France : 0-3

AFRIQUE DU SUD-Danemark : 1-1

AFRIQUE DU SUD-Arabie Saoudite : 2-2

CAMEROUN-Autriche : 1-1
CAMEROUN-Italie : 0-3
CAMEROUN-Chili : 1-1
MAROC-Norvège : 2-2
MAROC-Brésil : 0-3 MAROC-Ecosse : 3-0

NIGERIA-Espagne : 3-2
NIGERIA-Bulgarie : 1-0
NIGERIA-Paraguay : 1-3
Huitième de finale – NIGERIA-Danemark : 1-4

TUNISIE-Angleterre : 0-2
TUNISIE-Colombie : 0-1
TUNISIE-Roumanie : 1-1

2002 (Corée du Sud – Japon)

AFRIQUE DU SUD-Paraguay : 2-2
AFRIQUE DU SUD-Slovénie : 1-0
AFRIQUE DU SUD-Espagne : 2-3

CAMEROUN-Irlande : 1-1
CAMEROUN-Arabie Saoudite : 1-0
CAMEROUN-Allemagne : 0-2

NIGERIA-Argentine : 0-1
NIGERIA-Suède : 1-2
NIGERIA-Angleterre : 0-0

SÉNÉGAL-France : 1-0
SÉNÉGAL-Danemark : 1-1
SÉNÉGAL-Uruguay : 3-3
Huitième de finale – SÉNÉGAL-Suède : 2-1 (b.e.o.)
Quart de finale – SÉNÉGAL-Turquie : 0-1 (b.e.o.)

TUNISIE-Russie : 0-2
TUNISIE-Belgique : 1-1
TUNISIE-Japon : 2-0

2006 (Allemagne)

ANGOLA-Portugal : 0-1

ANGOLA-Mexique : 0-0

ANGOLA-Iran : 1-1

CÔTE D'IVOIRE-Argentine : 1-2

CÔTE D'IVOIRE-Pays-Bas : 1-2

CÔTE D'IVOIRE-Serbie-et-Monténégro : 3-2

GHANA-Italie : 0-2

GHANA-République Tchèque : 2-0

GHANA-Etats-Unis : 2-1

Huitième de finale – GHANA-Brésil : 0-3

TOGO-Corée du Sud : 1-2

TOGO-Suisse : 0-2

TOGO-France : 0-2

TUNISIE-Arabie Saoudite : 2-2

TUNISIE-Espagne : 1-3

TUNISIE-Ukraine : 0-1

Abréviations : a.p. : après prolongation ; b.e.o. : but en or.

Palmarès de la Coupe d'Afrique des nations (CAN)

1957 : ÉGYPTE 4-0 Éthiopie
1959 : ÉGYPTE 2-1 Soudan
1962 : ÉTHIOPIE 4-2 Égypte
1963 : GHANA 3-0 Soudan
1965 : GHANA 3-2 Tunisie
1968 : CONGO-KINSHASA (actuelle RDC) 1-0 Ghana
1970 : SOUDAN 1-0 Ghana
1972 : CONGO 3-2 Mali
1974 : ZAÏRE (actuelle RDC) 2-2 puis 2-0 Zambie
1976 : MAROC 1-1 Guinée (formule championnat, Maroc vainqueur)
1978 : GHANA 2-0 Ouganda
1980 : NIGERIA 3-0 Algérie
1982 : GHANA 1-1 (7-6, t.a.b.) Libye
1984 : CAMEROUN 3-1 Nigeria
1986 : ÉGYPTE 0-0 (5-4, t.a.b.) Cameroun
1988 : CAMEROUN 1-0 Nigeria
1990 : ALGÉRIE 1-0 Nigeria
1992 : CÔTE D'IVOIRE 0-0 (11-10, t.a.b.) Ghana
1994 : NIGERIA 2-1 Zambie
1996 : AFRIQUE DU SUD 2-0 Tunisie
1998 : ÉGYPTE 2-0 Afrique du Sud
2000 : CAMEROUN 2-2 (4-3, t.a.b.) Nigeria
2002 : CAMEROUN 0-0 (3-2, t.a.b.) Sénégal
2004 : TUNISIE 2-1 Maroc

2006 : ÉGYPTE 0-0 (4-3, t.a.b) Côte d'Ivoire

2008 : ÉGYPTE 1-0 Cameroun

2010 : ÉGYPTE 1-0 Ghana

Abréviation : t.a.b. : tirs au but.

Sources et bibliographie

Sources

Presse

Agence France-Presse ; Agence Reuters ; Agence RMC Sport ; *L'Équipe* ; *La Marseillaise* ; *La Provence* ; *Le Provençal* ; *Le Méridional* ; *Le Parisien* ; *Le Journal du Dimanche* ; *Le Monde* ; *Le Figaro* ; *Libération* ; *L'Humanité* ; *France-Soir* ; *La Croix* ; *Ouest-France* ; *Le Progrès* ; *Paris-Normandie* ; *Nice-Matin* ; *La Voix du Nord* ; *Le Point* ; *L'Express* ; *Le Nouvel Observateur* ; *France Football* ; *L'Équipe Magazine* ; *But* ; *Onze Mondial* ; *Planète Foot* ; *Les Cahiers du football* ; *Le Miroir du Football* ; *So Foot* ; *Stades d'Afrique* ; *Stadium* ; *African Soccer* ; *FourFourTwo* ; *Kickoff* ; *Journal du Raja* ; *Afrique Football*.

Radios

RMC ; RFI ; Africa n° 1 ; KKC ; France Inter ; France Info ; France Culture ; RTL ; Europe 1.

Télévisions

TF1 ; France 2 ; Canal + ; Orange Sport ; TV5 Monde ; CFI ; Al-Jazeera Sports.

Internet

africafoot.com ; afrik.com ; allafrica.com ; camfoot.com ; jeuneafrique.com ; senego.com ; footballproafrica.com ; tsa-algerie.com ; afriscoop.net ; rwasta.net; grioo.com; sport-ivoire.ci; bonaberi.com; cameroon-info.net ; journalducameroun.com ; news.abidjan.net ; camlions.com ; algerie-dz.com ; algerie360.com ; lebuteur.com ; ufc-rdc.com ; congopage.com ; wearefootball.org ; goal.com ; cfi.fr ; fifa.com ; cafonline.org ; ioc.org ; youtube.com ; wikipedia.org.

Bibliographie

Dictionnaire officiel de l'OM, nouvelle édition, Hugo et Cie, Paris, 2009.

Le Guide de la CAN, RFI, 2010.

Sismondi Barlev BIDJOCKA, *Samuel Eto'o : une légende au présent*, L'Harmattan, Paris, 2009.

Marc BARREAUD, *Dictionnaire des footballeurs étrangers du championnat professionnel français (1932-1997)*, L'Harmattan, Paris, 1998.

Basile BOLI et Pape TOURÉ, *Les Lions de la Teranga*, Anne Carrière, Paris, 2002.

Cheick Fantamady CONDÉ, *Sport et politique en Afrique : le Hafia Football-club de Guinée*, L'Harmattan, Paris, 2009.

Massire COREA, *Mister George*, Amphora, Paris, 1997.

Paul DIETSCHY et David-Claude KEMOKEIMBOU, *Le Football et l'Afrique*, E/P/A, Paris, 2008.

Gérard DREYFUS, *Le Guide du football africain*, MMP, Paris, 2004.

Gérard DREYFUS et Igor FOLLOT, *Salif Keita : mes quatre vérités*, Chiron, Paris, 1977.

Gérard DREYFUS et Igor FOLLOT, *François Mpélé : la tête et les jambes*, Bres, Paris, 1978.

Didier DROGBA et Hervé PENOT, « C'était pas gagné... », *Prolongations*, Paris, 2008.

Steven GERRARD, *My Autobiography*, Transworld Publishers, Londres, 2006.

Hédi HAMEL et Pierre-René WORMS, *La Légende de la CAN*, Mascara-Tournon, Paris, 2008.

Timothée JOBERT, *Champions noirs, racisme blanc : la métropole et les sportifs noirs en contexte colonial (1901-1944)*, PUG, Grenoble, 2006.

Faouzi MAHJOUB, *Le Football africain. Trente ans de Coupe d'Afrique des nations*, JAL, Paris, 1988.

Faouzi MAHJOUB, *Le Football africain*, ABC, Paris, 1978.

Jean-Michel MBONO, *Dans le onze historique*, CCNIA, Brazzaville, 2007.

Roger MILLA et Charles ONANA, *Une vie de Lion*, Duboiris, Paris, 2006.

Jean-François PÉRÈS et Daniel RIOLO, *OMPSG, les meilleurs ennemis. Enquête sur une rivalité*, Mango Sport, Paris, 2003, réactualisation 2007.

Alain PÉCHERAL, *La Grande histoire de l'OM*, Prolongations, Fontainebleau, 2007.

Daniel RIOLO, *L'Histoire du PSG*, Hugo et Cie, Paris, 2006.

Ndiassé SAMBE, *El Hadji Diouf : footballeur et rebelle*, L'Harmattan, Paris, 2008.

Olivier SCHWOB, *Roger Milla, sur les traces d'un Lion*, Mango, Paris, 2006.

Hocine SEDDIKI, *Rachid Mekhloufi : l'imagination au bout du pied*, Salam, Alger, 1982.

Table

Préface

Liste des entrées

A

Afrique du Sud

Al-Ahly

Algérie

Angola

ASEC Mimosas et Africa-Sports

Ashanti Kotoko

B

Bell (Joseph-Antoine)

Belqola (Saïd)

Ben Barek (Larbi)

Bocandé (Jules)

Bosman, Malaja et Cotonou (arrêts)

Bwalya (Kalusha)

C

CAF (Confédération africaine de football)

Cameroun

Camus (Albert)

CAN (Coupe d'Afrique des nations)

Catastrophes (dans les stades)

Congo
Côte d'Ivoire

D

Dahleb (Mustapha)
Diagne (Raoul)
Diouf (El-Hadji)
« Diplomatie des stades » (présence chinoise en Afrique)
Drogba (Didier)

E

Égypte
Enyimba International FC
Éthiopie
Étoile du Sahel et Espérance de Tunis
Eto'o (Samuel)
Eusébio (da Silva Ferreira)

F

Fawzi (Abdelrahman)
Firoud (Kader)
FLN (équipe du)
Foé (Marc-Vivien)
Formation (centres de)

G

Ghana
GOAL (programme)
Grobbelaar (Bruce)
Guillou (Jean-Marc)
Guinée

H

Hafia Conakry SC

Hassan (Ahmed)
Hassan (Hossam et Ibrahim)
Hayatou (Issa)

I
Iles
Indépendances

J
Jeunesse sportive de Kabylie (JSK)
Johannesburg
Jomo Sono

K
Kanu (Nwankwo)
Kasperczak (Henri)
Keita (Salif)

L
Lamptey (Nii)
Lechantre (Pierre)
Lemerre (Roger)
Le Roy (Claude)

M
Madjer (Rabah)
Mandela (Nelson)
Maroc
Milla (Roger)
M'Pelé (François)

N
Ndaye (Pierre Mulamba)
Nigeria
Nkono (Thomas)

O

Okocha (Jay-Jay)
Orlando Pirates
Oryx Douala

P

Pelé (Abedi)
Pfister (Otto)
Pokou (Laurent)

R

Raja Club Athletic de Casablanca
Rwanda

S

Saâdane (Rabah)
Sénégal (épopée 2002)
Shehata (Hassan)
« Sorcier blanc »

T

Tchad
Togo
Tout-Puissant Mazembe (Englebert)
Tovey (Neil)
Tunisie

U

U-17 et U-20

V

Vaudous, sorciers, féticheurs, marabouts
Vuvuzela

W

Weah (George)

Y

Yaoundé

Yekini (Rashidi)

Z

Zaïre

Zambakro (camp militaire de)

Zambie

Zidane (Zinedine)

Annexes

Surnoms des équipes nationales africaines

Performances des sélections africaines en phase finale de Coupe du monde

Palmarès de la Coupe d'Afrique des nations (CAN)

Sources et bibliographie



Composition et mise en pages réalisées par
Sud Compo - 66140 - Canet-en-Roussillon
084/2010

Éditions du Rocher
28, rue du Comte-Félix-Gastaldi
98000 Monaco
www.editionsdurocher.fr

Imprimé en France
Dépôt légal : mai 2010
N° d'impression :